

Gaston CALMETTE
Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ
S'adresser, 26, rue Drouot
à l'hôtel du « FIGARO »
ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & Co
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT
Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.48

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15	30	60
Départements	18	35	70
Union postale	21	40	80

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

AU PAYS DU MASSACRE

NOTES D'UN TÉMOIN

La page qu'on va lire n'était point destinée à être publiée. Elle est extraite d'une lettre familière écrite à un ami par un officier du *Victor Hugo*, un des vaisseaux envoyés les premiers en Asie Mineure à la nouvelle des massacres d'Arméniens. Nul récit travaillé ne vaudra, nous semble-t-il, cette description simple, pittoresque et poignante d'un homme qui note brièvement ses impressions sans souci de littérature, et sous le coup des émotions ressenties. Nous la publions sans retouche.

Mersina, 23 avril 1909.

...Arrivés le matin à Villefranche pour la revue présidentielle nous avons reçu aussitôt l'ordre de garder les feux allumés et de faire route pour le Pirée dans le plus bref délai.

À sept heures du soir nous doublons le cap Malaplan.

Le télégraphe sans fil crépite sans interruption. Les navires qui se hâtent vers les lieux où l'on massacre échangent des messages et se communiquent des renseignements. Nous correspondons ainsi avec la *Vérité*, mise en route après nous, avec le *Switsfire*, anglais, et le *Ferruccio*, italien.

Puis nous recevons l'ordre de nous rendre à Mersina, dans le golfe d'Alexandrette ; le *Michel*, notre compagnon, continue sur le Pirée. Partis le samedi soir nous arrivons le mercredi au jour, soit une vitesse moyenne de 18 nœuds 5. Nous aurions pu aisément la dépasser, s'il n'en eût pas coûté trop de charbon. Le *Loreley*, stationnaire allemand de Constantinople, est au mouillage. Le *Switsfire*, venu de Malte, n'a su que nous précédé d'une demi-heure. Le *Ferruccio* nous suit de près. Le consul nous apprend que l'intérieur du pays est à feu et à sang. A Mersina même, la situation est critique et notre arrivée y cause un grand soulagement. Les bateaux de guerre étaient annoncés depuis deux jours, mais il devenait néanmoins difficile de contenir la populace et les Arméniens commençaient à être en proie à la panique.

Dans la journée, les Anglais organisent une visite à Adana où les troubles ont été considérables. La circulation est interrompue sur la voie ferrée qui joint les deux villes, distantes d'une trentaine de kilomètres. On chauffe pour nous un train spécial.

Au sortir de la gare, le train s'engage dans une région admirablement cultivée, la plaine regorge de moissons, de vignes, d'arbres fruitiers... « Hesiblement les cultivateurs qui vivent paisiblement sur cette terre grasse : *O fortunatus nimium*... » On formule à peine cette réflexion qu'apparaît une ferme incendiée, ravagée, dont il ne reste que quelques pans de murs noirs. Puis c'est une autre, une autre encore. La désolation augmente à mesure qu'on se rapproche d'Adana, et le contraste s'accroît entre ces vestiges de mort et l'aspect riant de la campagne plantureuse.

Dans chacune de ces fermes les Arméniens ont été tués, décapités, grillés jusqu'au dernier. A ces malheureux, cernés par les assaillants, toute résistance a été impossible. Dans d'atroces tortures, on leur a fait désirer la mort, — aux jeunes filles surtout... Arrivés en gare, nous prenons congé des officiers anglais qui se rendent chez leur consul. La France n'est représentée que par un drogman, Arménien d'ailleurs. Un Français, employé à la fabrique de tabacs et qui habite depuis de longues années la Turquie, s'est mis obligeamment à notre disposition pour nous guider par la ville.

Sous les regards curieux plus qu'hostiles de la populace accourue en foule, nous nous engageons dans la rue principale. Nous passons à chaque pas devant une boutique mise à sac, et dont il ne reste que le coffre-fort éventré parmi les immondices. Les pillards se sont gardés de mettre le feu, car Turcs et Arméniens vivent ici côte à côte. Les échoppes ravagées alternent avec des étalages bien garnis dont la concurrence et qui attendent paisiblement le moment où il plaira à Allah de ramener les affaires.

Voici le quartier purement arménien, des maisons y sont demeurées intactes : le cercle, l'école notamment. Notre cicerone nous explique qu'en plusieurs points les assaillants ont trouvé une vigoureuse résistance. Ils se sont contentés de travailler de loin, ainsi qu'en témoignent les façades criblées de balles et n'ont point osé se risquer contre des gens bien pourvus d'armes et de cartouches et déterminés à vendre chèrement leur existence. Et puis les Turcs croyaient aussi que des mines avaient été disposées et cette crainte a contribué à les rendre prudents.

Nous nous sommes rendus à la mission qui occupe un immeuble vaste et de belle apparence, au cœur de la ville.

Encore que nous ne soyons ici qu'en touristes, les Pères nous reçoivent presque en sauveurs, car ils n'ont pas cessé jusqu'aujourd'hui d'avoir des inquiétudes, malgré l'apaisement apparent qui a suivi les trois jours de massacre. On a tiré contre leur maison, où les réfugiés étaient nombreux. Un jésuite a été blessé en allant observer les événements du haut de la terrasse. La balle a fait sèton en effleurant le péritoine. Que le bon

Père ait échappé à la mort c'est un quasi-miracle. Au resto il l'entend bien ainsi d'une façon littéraire et il dissimule mal une pointe de naïf orgueil.

Assis dans le parloir et avides de détails, nous demandons comment les troubles ont pris naissance dans une région qu'avaient épargnée les massacres de 1896. L'opinion de M. L., notre aimable guide, n'est pas en faveur des Arméniens. Dès la mise en vigueur de la Constitution, ils étaient, paraît-il, devenus insupportables, insolents et querelleurs. Ce n'était pas une raison de les massacrer, mais cela explique le déchaînement des fureurs. Ils ne faisaient point mystère de leurs projets séparatistes et de la reconstitution, qu'ils espéraient prochaine, du royaume d'Arménie. Ils comportaient ouvertement des écrits incendiaires et des lithographies destinées à représenter « une gloire nationale », je ne sais quel souverain du temps jadis. Ils jouaient sur leur théâtre des pièces où l'on bafouait les Turcs, où l'on mettait en scène les atrocités de leurs sultans et où l'on remontait jusqu'à Tamerlan pour trouver des sujets de haine et de mépris contre l'oppressé musulman.

Ils poussaient l'imprudence jusqu'à inviter les autorités locales à ces représentations. Leur évêque Grégorien (il a pu s'enfuir au moment des massacres) était un artisan d'intrigues. Du haut de la chaire, il appelait presque ouvertement aux armes et d'un ton enflammé exhortait ses ouailles à vendre jusqu'à leurs derniers haillons pour acheter un fusil. Ces explications ont de quoi nous surprendre : je constate que tout en gardant une grande réserve, les missionnaires ont soin de n'en contester aucune et il leur échappe même des hochements de tête approbatifs. J'ai, depuis, entendu confirmer cette version par un témoignage irrécusable, celui d'un inspecteur en chef de la Banque ottomane, M. X. Les Turcs ont fini par perdre patience. Un incident, peu grave en soi, a servi de prétexte. Sur un mot d'ordre donné ils se sont rués au massacre et le massacre a été horrible.

Les pauvres gens de la campagne, de beaucoup les plus nombreux parmi les victimes, ont payé pour les excitateurs, eux qui pourtant devaient se soucier beaucoup moins de l'indépendance arménienne que de la régularité des pluies et de l'abondance des récoltes.

On raconte avec beaucoup d'éloges la conduite du consul anglais. Venu en toute hâte de Mersina aux premières nouvelles des troubles, il est allé trouver le vali et a essayé, par tous les moyens possibles, de le déterminer à rétablir l'ordre. Il s'est heurté à des protestations désolées, des promesses de bon vouloir, des aveux d'impuissance. Au vrai, il n'y avait pas de troupes régulières dans la ville, mais seulement quelques compagnies de réserves récemment appelées. Uniformes en haillons, figures de chonapans, ils ont été les plus redoutables des incendiaires et des meurtriers.

Avant obtenu une faible escorte, le consul anglais a parcouru à cheval les rues de la ville et n'a pas craint, sous la pluie des balles, de s'interposer entre les combattants. Il a été d'ailleurs blessé par un Arménien qui, malgré la présence d'un Européen, n'a pu se tenir de décharger son fusil sur des uniformes turcs.

Tout en nous contant ces détails et d'autres que j'oublie, les missionnaires nous conduisent à la communauté des Religieuses françaises.

Quel spectacle ! Les cours, les parloirs, les salles de classes grouillent d'Arméniens dépénalisés, amaigris, abattus, qui, dès les premiers coups de feu, sont venus ici chercher un refuge. Avant-hier encore ils étaient plus de trois mille. Hier et aujourd'hui beaucoup se sont rassurés et ont regagné leur quartier. Les timides, les meurt-de-faim, ceux qui n'ont plus d'abri sont restés. Les femmes se lamentent et se désolent. Les enfants jouent avec insouciance. Les hommes sont silencieux et tranquilles.

Agiles, propres, souriantes sous la cornette d'une blancheur impeccable, les Sœurs vont et viennent à travers tout ce monde. Elles sont étonnantes de calme, et quand elles disent qu'à aucun moment elles n'ont eu peur, je les crois. Je vois pourtant partout des empreintes de balles. Un de leurs dortoirs en est criblé et les trous des carreaux, à l'emperte-pièce, indiquent des coups tirés de fort près. Les pièces où elles nous conduisent sont nettes, fraîches, parquetées, meubles froités. Comment font-elles pour veiller à tout, pour nourrir tant de réfugiés, pour les maintenir en état de propreté relative ?

On nous conduit à l'infirmerie. Un Arménien réfugié, quelque peu docteur, y panse une vieille femme assise dans un fauteuil. Je m'approche. La malheureuse porte sur la tête huit plaies larges comme le doigt, dont certaines mettent à nu les méninges. Elle a été trappée à coups de sabre. Les brutes qui l'ont assaillie lui ont en outre coupé un pied et bûché un bras à coups de sabre. On avait sous ses yeux massacré sa fille après lui avoir fait subir d'odieux outrages.

À ce besoin de dire que la malheureuse mère est devenue folle ? Elle braille la tête d'un mouvement continu : « Ce n'est pas possible ! ce n'est pas possible ! » semble-t-elle dire.

Et puis elle baisse sa pauvre figure abrutée de terreur.

Le docteur effleure du ciseau l'une de ses blessures en coupant des cheveux oubliés. J'entends des plaintes qui n'ont rien d'humain, des hurlements de chien, et je me retire, partagé entre le dégoût et l'indignation.

Nous traversons une cour. Des femmes, vieilles presque toutes, se jettent à genoux, touchant nos galons ainsi que des reliques, comme si cela préservait du

Turc. Elles sanglotent, elles supplient, elles demandent qu'on les sauve, mais si humblement, si humblement ! J'en ai qui s'accrochent à mes jambes, qui embrassent mes pieds, qui baisent la trace de mes pas. Oui, la trace de mes pas. Ce n'est pas une image, c'est la stricte vérité. Des femmes, des femmes en cheveux gris ! J'ai la gorge serrée et ne pourrais articuler une parole. Nous sortons. Jamais, je crois, je n'ai ressenti une telle émotion !...

Vendredi 24 avril
(Lendemain de notre visite à Adana).

La rivière où l'on a jeté trois mille cadavres commence à les dégorger dans la baie.

Ils flottent le long du bord, tuméfiés, décolorés, hideux. Noté celui d'une fillette de quatre ou cinq ans. Celui encore d'un homme ouvert du bas-ventre au menton, comme bête de boucherie, bras et jambes coupés.

Voici juste une semaine, j'étais aux Salins-d'Hyères, dans la vie tranquille de l'escadre... Quel étrange spectacle on peut voir en trois jours et demi de marche de Toulon, et du diable si je m'attendais à cela !...

Je termine ma lettre et j'apprends à l'instant que malgré la vue des uniformes, malgré la visite officielle que, le lendemain, les trois commandants ont faites à Adana, malgré les paroles comminatoires au vali, on tue et on brûle encore là-bas. Avec l'aide, donnée en rechignant des troupes régulières que nous avons vues débarquer hier, le consul anglais aurait réussi à sauver les Frères, les Sœurs et leurs réfugiés enfermés dans le palais du gouvernement. On dit que les premiers coups de feu seraient partis des Arméniens exaspérés par la vue des soldats turcs venus pourtant pour les protéger. Demain, les compagnies de débarquement occuperont les consuls de Mersina.

Nous avons réussi à nous mettre en communication sans fil avec le *Duguay-Trouin* qui est à Alexandrie. On expédie en ce moment la première dépêche destinée à faire connaître à l'Europe les événements d'ici et ce qui se passe à Alexandrette.

Un officier.

LA VIE DE PARIS

Une journée du duc de Lancastre

Ceux qui virent hier Edouard VII, avec Detaille, au pavillon de Marsan, aux Cent portraits, aux petites tables et dans le jardin de l'hôtel Ritz, ou flânant sur les boulevards et au Bois, peuvent comprendre tout le sens de cette vieille location, un peu oubliée : heureux comme un roi !...

Car le « duc de Lancastre » ne fut qu'un Parisien de plus dans Paris. Il en retrouva, par cette radieuse journée de printemps, toutes les élégances, toute la gaieté, tout le charme. Vêtu d'une redingote et d'un gilet gris fer, d'un pantalon rayé, chaussé de bottines vernies, coiffé du chapeau haut de forme très élevé au sommet ; la chemise à plastron rose glacé et col blanc garnie de la cravate rigate en damier noir et blanc, les mains gantées de gris perle, ayant à la boutonnière la Légion d'honneur et la médaille militaire, le Roi passa la matinée aux Tuileries.

Après une demi-heure de causerie avec Son Altesse le prince Roland Bonaparte, venu le saluer, il avait quitté vers onze heures l'hôtel Bristol, en compagnie d'Edouard Detaille, du colonel Ponsoby et du lieutenant-colonel Legge, pour aller visiter l'exposition du costume aux Arts décoratifs, où le recevaient MM. Maurice Leloir, Louis Vallet, Metman et les principaux organisateurs.

A cette visite le Roi prit un vif plaisir, parcourant toutes les salles, s'arrêtant surtout devant le groupe des « princesses souriantes et des grandes dames altières » en toilettes authentiques du dix-septième et du dix-huitième siècle, très amusé par les petites poupées coquettes dans leurs pimpants costumes de nos vieilles provinces françaises, exposées par Mlle Marie Kenig.

Du pavillon de Marsan, il se rendit au Jeu de Paume des Tuileries. Au seuil de l'exposition des Cent portraits, MM. Georges Berger, président du Comité ; de Courcy et Bocquet, président et vice-président de la Société de secours aux familles des marins français naufragés ; Armand Dayot, commissaire général et organisateur de l'exposition, et Robert Drell, secrétaire du comité anglais, l'accueillirent.

M. Armand Dayot, présenté à Sa Majesté par MM. Georges Berger et Edouard Detaille, fit passer en revue par l'auguste visiteur tous les gracieux chefs-d'œuvre de cette exposition exposée, et le roi Edouard prit un intérêt très visible à cette promenade artistique, admirant tour à tour chacune des toiles si généreusement prêtées par les collectionneurs anglais et français pour ce match de grâce, d'art et de beauté.

Devant chaque tableau, le Roi, qui parlait à voix haute, avait un mot précis, dénotant un sens critique très subtil.

Dans la salle anglaise, par laquelle a commencé la visite, longuement il s'arrêta devant des ravissants portraits d'Hopner, devant la tragique figure de femme d'Hogarth, devant les Raeburns, d'un si riche et si éclatant coloris, devant le portrait de la reine Charlotte, de Gainsborough, la « Joconde anglaise », dont le grand artiste a divinement idéalisé les traits un peu vulgaires.

Dans la salle française le Roi, dès l'entrée, constata le changement complet et frappant de formule d'art et d'expression de race. A la physiologie un peu hautaine de la grande dame anglaise succède un tableau étrangement vivant de la figure de la femme française du dix-huitième siècle.

Chaque image, dit le souverain, exprime un sentiment différent, et chacune d'elles a sa facture très particulière...

Et le royal visiteur ne cesse d'admirer. En vrai connaisseur, il contemple longuement les deux portraits de femme de Perronneau, la

ravissante Mlle de Romans, de Drouais, qui, genouillée dans son manteau d'hermine, coupe les ailes de l'Amour.

— Elle n'oublie pas, tout en se livrant à cette cruelle opération, remarque le Roi, de couvrir de roses sa charmante victime...

S. M. Edouard VII, en quittant l'exposition des Cent portraits, est allé déjeuner à l'hôtel Ritz avec lady de Grey, lady Colebrooke, MM. Edouard Detaille, le colonel Ponsoby et le lieutenant-colonel Legge.

Le menu se composait de caviar, d'œufs cressonniers, de coquelettes d'agneau de Pail-lac à la d'Offémont, de petits pois nouveaux, de poulardes grillées au « bacon », de pommes soufflées, d'asperges vertes à la vinaigrette, de pommes Marguerite et de friandises.

Après le déjeuner, le Roi et ses invités ont pris le café dans le jardin, où ils sont restés jusqu'à trois heures.

S. M. Edouard VII est ensuite sorti en automobile et a fait une longue promenade dans Paris et au bois de Boulogne. Il a dîné dans l'intimité chez le marquis de Breteuil. Parmi les convives : comte et comtesse Greffulhe et les aides de camp de Sa Majesté.

Ch. Dauzats.

Échos

La Température

La journée d'hier, à Paris, a été très belle ; et comme la température continue à monter, il est à peu près certain que nous sommes entrés dans une série de beaux jours, qui ne fait que commencer. Il est toujours téméraire de faire des prédictions, quand il s'agit de mouvements atmosphériques ; cependant, dans la circonstance, il y a beaucoup de chance pour qu'il en soit tel que nous l'espérons.

Il fait très chaud ; c'est une journée d'été. A sept heures du matin le thermomètre marquait, à Paris, 14° au-dessus de zéro et 23° à cinq heures du soir, alors que le soleil est bien près de la fin de sa course. La pression barométrique se relève, lentement il est vrai ; elle accusait à midi 755^{mm} ; elle est encore très élevée sur la moitié nord de l'Europe ; le maximum barométrique de la journée d'hier était de 781^{mm}, près de Christiania.

Les pluies ont été très abondantes sur toute l'Autriche ; en France, le temps est resté beau.

La température a monté dans l'ouest de l'Europe.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 6° à Belfort, 10° à Lyon, 11° à Dunkerque, à Clermont, à Nancy, à Besançon et à Marseille, 12° à Boulogne, à Ouessant, à Lorient, à Nantes, à Rochefort, à Bordeaux, à Perpignan et à Cette, 13° à Cherbourg, à Brest, au Mans et à Limoges, 14° à Toulouse et à Charleville, 15° à Biarritz et à Orléans, 16° à Cap-Béarn, 17° à Alger.

En France, un temps beau et chaud est probable. (La température du 6 mai 1908 était, à Paris : 15° au-dessus de zéro le matin et 21° l'après-midi ; baromètre : 755^{mm} ; quelques ondées.)

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Maisons-Laffitte. — Gagnants du *Figaro* :

Prix de Médan : Ecurie Vanderbilt ; Gos.
Prix War-Dance : Book ; Clichy II.
Prix de Chars : Mosquito ; Lerne.
Prix Edgard-de-La-Charrie : Fleury II ; Hérouval.
Prix Jongleur : Bijou Royal ; Cocasse.
Prix Saint-Christophe : Ecurie de Ganay ; Bel Ange.

A Travers Paris

Le Comité de Jeanne d'Arc nous communique l'appel suivant :

Cette année, la fête de Jeanne d'Arc est une fête nationale. L'Eglise a couronné la grande Vierge française, et, en la proclamant Bienheureuse, elle l'a élevée à la dignité de patronne de la France.

Les catholiques français ont acclamé la Vierge placée sur leurs autels. La France tout entière a trépillé de joie devant l'arène mise au front de la plus noble de ses filles.

C'est cette allégresse universelle que tous les Français voudront témoigner publiquement, en pavillant leurs maisons les 14, 15 et 16 mai, et en illuminant le 16 jour de la fête solennelle célébrée à Paris en l'honneur de la nouvelle bienheureuse.

Le Comité de Jeanne d'Arc fait appel à tous les Parisiens pour donner à cette manifestation un éclat digne de l'amour que Paris garde à Jeanne d'Arc.

Pour le Comité, le président,

Colonel KELLER.

Général ALLARD, général BONNET, général de LAMAIN, général CARON, général GONSE, général DE LA JAILLE, général KEISER, général LOGEROT, général de MAILLIER, général MATHIEU, général RECAMIER.

Mme la marquise de Vasselot est sortie hier de la prison de Saint-Lazare, où l'on se rappelle qu'elle avait voulu subir la peine à laquelle le Tribunal l'avait condamnée par défaut, à la suite d'une manifestation en l'honneur de Jeanne d'Arc.

Des parents et des amis l'attendaient à la porte de la prison, où un service d'ordre avait été organisé. Du reste, aucun incident ne s'est produit.

Mme la marquise de Vasselot est allée ensuite porter à Notre-Dame des Victoires les bouquets de fleurs qu'on lui avait envoyés.

On demande des arroseurs.

Il faut absolument que l'administration veuille bien enfin se rendre compte de l'insuffisance de ses arrosages.

Depuis qu'il fait beau, l'avenue des Champs-Élysées, par exemple, et l'avenue du Bois sont pleines de poussière. Les arroseurs municipaux y versent un peu d'eau de temps en temps, mais avec une telle parcimonie que, deux minutes après, le sol est affreusement sec ; les automobiles passent et soulèvent des nuages de poussière.

L'économie municipale est, en soi, une

bonne chose... Mais il ne faudrait tout de même pas qu'elle rende le délicieux Paris de printemps à peine un peu plus habitable que le Sahara, — faute d'un peu d'eau !...

LES SIX LIONS DE TEDDY

M. Roosevelt a tué six lions. (Agence Havas.)

Tartarin, dans la maison blanche Qu'à Tarascon il a toujours. Dans le sein de Bompard s'épanche Avec l'essent des anciens jours :

« Outré ! — dit-il — Teddy s'en tire Pour un homme du Nord ! ma loi ! Six lions ! ce n'est pas peu dire ! Six lions ! cinq de plus que moi !

« Si l'ait, ce bigre de bigre. Ne chez nous, il n'y aurait plus Un seul lion, plus un seul tigre ! Tous seraient occis ou perclus !

« Te ! cela me jette en un gouffre De perplexité ! Ce Teddy, Il a fait tant de choses, bouffie ! Qu'il a l'air d'être du Midi !

« Si nous la faisons à l'oselle ? Des fois, je me dis : Lou couquin, Il est peut-être de Marsoulin, Quoiqu'il ait l'œil américain ! »

Louis MARSOILLEAU.

Le scandale téléphonique.

L'Annuaire des téléphones vient de paraître, avec le retard qu'on doit toujours attendre de cette administration stupéfiante. Mais cet annuaire n'est pas seulement tardif, cette fois ; il est piteux, tout plein de fautes et d'omissions.

De vieux abonnés, qui n'ont pas changé d'adresse et dont le numéro n'a pas été modifié, n'y figurent pas !...

Pourquoi ? Ils se le demandent. Et, en tout cas, le préjudice que leur cause cette sorte de sabotage administratif est appréciable.

Tel est l'Annuaire des téléphones depuis que le docteur Simyan l'ingénieusement confié à un électeur plus influent qu'imprimeur attentif !...

Le Touring-Club de France poursuit sa grande et belle œuvre.

Dans sa dernière séance, son conseil d'administration a voté une somme de 188,000 francs pour collaborer à l'exécution de la « Grande Route des Alpes », qui reliera Thonon à Nice en suivant, d'aussi près que possible, la ligne frontalière, par les cols les plus élevés et les plus pittoresques des Alpes et notamment par le col de l'Iseran (2,770 mètres d'altitude). Cette route, une fois terminée, sera la plus haute et la plus merveilleuse de l'Europe.

Ce sont là des actes qu'il convient de signaler et dont il faut remercier le T. C. F.

SILHOUETTE DE MAI

Dès que les blancs mugnets, de toutes leurs embaumantes clochettes, rient dans la verdure, la Parisienne, cette vibrante fleur, apparaît irrésistible en ses printanières corolles.

Cette année, les bouderies du baromètre ont quelque peu retardé l'éclosion attendue. Mais aussi, quelle éclatante revanche prend aujourd'hui la jolie mondaine !

La voyez-vous, dès le matin, au Bois, d'un pied spirituel et turtif, galement chaussé du soulier abbé, arpenter son sentier favori, — celui de la Vertu, n'en doutez pas, — où rôtie une flirtueuse animation ?

N'est-elle pas silhouettée à peindre en ce trotteur de drap côtelé de cheval, d'une délicate nuance écarlate, que lui compose Douillet, avec ce sentiment exquis des harmonies et des lignes qui lui vaut une place très à part dans nos sympathies ?

Volontiers, notre élégante papote. A son état-major masculin, tout aussi anxieux que ses belles amies de percer le secret des jolies en préparation pour la saison, elle conte la grâce jeunette de l'amour de robe de foulard léger *saphyr d'Orient*, saupoudré d'imperceptibles points neige, où court une fine broderie blanche simulant, au corsage, une sorte de décolleté jeunet, pour revenir cerner la taille à sa place normale et se terminer devant, en forme de large boucle, donnant l'effet le plus nouveau et le plus *stylish* du monde. « J'ai dix-sept ans, dans cette robe », déclare-t-elle, et son délicieux minois, nimbé d'une tresse d'or, a tant d'ingénuité, qu'on est tenté de la croire sur parole.

Bien vite, l'on entoure l'heureuse femme habillée par le couturier très parisien. Dans l'air, les interrogations s'entre-croisent : Que fait-il pour le soir, pour les thé mondains, les grandes courses prochaines ?

Autant d'indiscrétions très d'actualité, auxquelles l'avisée coquette pourtant ne répond que par de vagues confidences... Sachant que toutes les inspirations de Douillet ont aussitôt sur la mode une répercussion mondiale, elle préfère avec esprit ne partager qu'avec les élues qui, elles-mêmes, fréquentent chez le délicat artiste, les trouvailles jolies d'élégance, les silhouettes de parisianisme raffiné qui lui valent une série ininterrompue de succès, en faveur la femme enviée entre toutes. — GYGIENE.

Si la rose est de toutes les fleurs la plus recherchée, l'anisette Marie-Brizard et Roger est, de toutes les liqueurs, celle qui exerce l'attrait le plus puissant. On ne se lasse pas plus d'admirer l'une qu'on ne se lasse de savourer l'autre, et telle est l'analogie qui existe entre elles que, le plus souvent, il suffit d'avoir bu quelques gouttes d'anisette Marie-Brizard pour voir tout en rose.

Paderevski donnera, le 23 mai, une matinée, dans la salle du Conservatoire, avec l'orchestre de la Société des concerts, dirigé par M. Messager.

Il quittera pour cela sa retraite de Suisse, où il goûte, après sa triomphale tournée américaine, un repos bien gagné afin d'apporter ce témoignage de sympathie et de confraternité à la Société

mutuelle des professeurs du Conservatoire. Au programme, un concerto de Beethoven, un concerto de Saint-Saëns, une œuvre de Paderevski lui-même, etc...

En revenant d'Italie, S. M. Edouard VII a passé par Aix-les-Bains où le train royal a stationné environ dix minutes. Ce trop court arrêt a cependant permis à la Municipalité de présenter au roi d'Angleterre ses hommages respectueux et ceux de la population aixoise qui conserve le meilleur et le plus durable souvenir des séjours que fit à Aix-les-Bains la reine Victoria, son auguste mère. M. Mottet, maire d'Aix, a offert au Roi un splendide bouquet d'œillets rouges et de mugnets cravaté d'une écharpe tricolore

teurs Barbut et Pangrati; deux dames. Mais il y avait surtout M. Pauron. C'est lui qui ouvrait la marche. Il avait l'air grave, et ses épaules s'écroulaient sous le regard de ses petits yeux durs.

Les journalistes se précipitèrent. M. Pauron s'avança vers la grille du ministère. Il la franchissait, quand le concierge sortit de sa loge et demanda « ce que désiraient ces messieurs ». A quoi le citoyen Pauron répondit que ces messieurs étaient venus demander audience au président du Conseil. Le concierge riposta que M. Clemenceau était malade, et restait chez lui. Mais il ajouta aussitôt, avec une extrême courtoisie :

— Si vous voulez voir quelqu'un, adressez-vous au Cabinet.

Les délégués traversèrent la cour, pousèrent une porte vitrée et se trouvèrent en présence d'un huissier fort correct.

— Nous voudrions voir M. Clemenceau, dit M. Pauron.

— M. Clemenceau, répondit l'huissier, est malade depuis huit jours et ne vient pas au ministère.

Alors, M. Pauron se retourna vers ses camarades et dit :

— Il ne nous reste qu'à nous retirer. Et tous se retirèrent, en effet, sans se plaindre ni murmurer. Aux reporters anxieux, M. Chastanet dit simplement :

— Attendez-vous à une grosse surprise, une très grosse surprise.

On eût, en effet, la surprise. Elle était celle-ci : la transformation de l'Association générale en syndicat.

Quelques « militants », que dirige M. Chastanet, la préparaient depuis plusieurs jours. Déjà les statuts du syndicat étaient dressés. Déjà un conseil judiciaire était choisi : M. Jacques Bonzon. Mais le comité fédéral hésitait à prendre une décision aussi grave. A deux heures de l'après-midi, il hésitait encore. M. Chastanet se rendit au café de la rue Jean-Jacques-Rousseau où se trouvaient les membres du comité, et les convainquit, au moyen d'un petit discours habile et violent. Il les menaça, en effet, de se passer de leur concours. Il déclara qu'il déposerait, lui-même, contre leur avis, les statuts qu'il avait préparés, et déclara ainsi officiellement le syndicat.

Le Comité craignait une scission. Il céda. A trois heures et demie, M. Chastanet et ses amis se rendirent à la Préfecture de la Seine pour y déposer les statuts. Le dépôt des statuts est la déclaration de naissance d'un syndicat. Il y eut un certain émoi dans les bureaux paisibles, où les fonctionnaires ignoraient s'ils devaient accueillir ce nouveau-né.

Enfin, après de nombreux pourparlers téléphoniques, le chef du bureau du travail reçut la délégation. Il accepta le dépôt et remit en échange le récépissé conçu suivant la forme habituelle et contenant cette réserve de style :

Monsieur,

Vous avez déposé à ma préfecture les statuts et la liste nominative des membres du conseil d'administration d'une organisation projetée sous la dénomination de syndicat des agents des postes, des télégraphes et des téléphones, et qui revendique l'application de la loi du 21 mars 1884.

Par courrier de ce jour, j'en transmets, conformément à la loi précitée, un exemplaire à M. le procureur de la République à qui il appartient d'examiner la régularité dudit syndicat. Je crois devoir vous signaler que le présent récépissé n'est que la constatation matérielle du dépôt effectué et ne saurait en aucune façon avoir pour effet de régler la question de légalité du syndicat qu'il n'appartient pas à mon administration d'apprécier.

Le récépissé a été adressé au premier inscrit sur la liste des 26 signataires. Le premier inscrit est M. Lémonon, secrétaire des ambulants.

Au cabinet de M. Armand Bernard, on explique que les fonctionnaires de la Préfecture n'ont pas à se prononcer sur la légalité ou l'illegalité d'un syndicat en formation. Ils sont tenus à réclamer trois exemplaires des statuts. Le premier est envoyé au ministre du travail, le second au procureur de la République, le troisième restant dans les archives de la Préfecture.

C'est le procureur de la République qui examine les statuts. Estime-t-il légal le syndicat en formation, il fait connaître sa décision à la préfecture qui se charge d'informer les organisateurs du syndicat.

Lorsque le procureur se prononce contre la légalité du syndicat, il en poursuit lui-même la dissolution judiciaire. La préfecture n'intervient pas.

Ne nous hâtons pas de nous effrayer. Pour qu'un syndicat soit puissant, il faut qu'il groupe la majorité des professionnels. Or, il est fort à craindre que M. Chastanet éprouve quelque peine à recueillir des adhésions. Mais il y a mieux. Les fondateurs du syndicat déclarent eux-mêmes que leur démarche n'est que de pure forme.

Voici, en effet, la note officielle qui nous a été communiquée hier au siège de l'A. G. :

« Les soussignés, désireux de prévenir une manœuvre parlementaire qui les placerait en présence d'une nouvelle loi sur les associations de fonctionnaires ;

Considérant que le mutisme de la loi de 1884 à l'égard des Agents des Postes est en leur faveur ;

Décident de déposer immédiatement les statuts d'un Syndicat des Agents des P. T. T. et s'engagent d'honneur :

1° A ne donner à cet acte qu'une portée de pure forme, étant entendu que l'A. G. des agents reste seule à la tête du mouvement et que le Conseil syndical nouveau n'existera et ne fonctionnera que sous la tutelle du Conseil de l'A. G. des agents jusqu'au jour où la transformation de l'A. G. en syndicat sera un fait accompli ;

2° A ne provoquer, sous aucun prétexte, une scission intérieure dans l'A. G. des agents, étant entendu que tous les militants ont le devoir d'agir au sein de ce groupement pour amener les camarades au syndicat ;

3° A n'accomplir, au cours de la crise actuelle, aucun acte d'association pour éviter d'amener une équivoque et de diviser les forces en mouvement ;

4° De dissimuler au bloc, au jour où la transformation de l'A. G. en syndicat sera prononcée.

Le Conseil syndical,

Secrétaires : Lémonon, ambulant ; Thibaut, central télégraphique ; Vogt, bureaux sédentaires ;

Trésorier : Quinard, central télégraphique ; Trésorier-adjoint : Palot, bureaux sédentaires ;

Archiviste : Porte, bureaux sédentaires ; Membres : Aussel, central ; Bougeard, central ;

Chabbert, recette principale ; Chanu, bureaux sédentaires ; Chastanet, bureaux sédentaires ; Fournis, central ; Goujon, ambulant ; Juillard, central ; Lamarque, central ; Le Géo, ambulant ; Ch. Martin, central ; Mlle Noyon, central ; Panis, bureau-gare ; Richier, central ; Mme Saint-Martin, téléphones ; Montbrand, administration centrale ; Rocca, bureaux-gares ; Périus, ambulant.

Ainsi c'est l'Association générale qui garde la direction du mouvement. Mais le syndicat fonctionnerait-il, qu'y pourrions-nous perdre ? L'Association a déclaré la révolte et a déjà réussi une grève. On ne voit pas qu'aucun syndicat puisse obtenir des résultats plus importants et nous faire courir de plus graves dangers. Association, syndicat, deux mots différents, mais qui désignent le même péril.

Remarquons que le bureau du syndicat se compose, en grande partie d'employés du Central télégraphique ou d'agents ambulants. Ceux-ci sont répartis en quatre brigades, dont les deux premières avaient voté il y a quelques jours, à l'unanimité, un ordre du jour déclamatoire, la grève en principe. Les deux autres brigades, se sont réunies hier dans la salle de l'Égalité, et ont suivi ce bel exemple.

— Et vous pour le syndicat ? leur a demandé M. Le Géo.

— Oui ! s'exclame-t-on de toutes parts.

— Et vous syndicalistes ?

— Oui !

— Eh bien, je puis vous annoncer que le syndicat des P. T. T. a été constitué cet après-midi même. En ce moment, les camarades en déposent les statuts à la Préfecture de la Seine.

« Ainsi nous mettons le gouvernement en face du fait accompli. Il voulait nous briser. Nous le jouons. »

M. Le Géo dit pourquoi on a fondé le syndicat et il ajoute :

— Nous sommes allés trouver le Comité fédéral, et ce n'est qu'après une entente définitive avec lui que nous nous sommes rendus à la préfecture. Le syndicat n'est pas en opposition avec l'A. G. Il vivra à ses côtés. Il ne nous reste plus qu'à faire passer les adhérents de notre Association dans notre syndicat. Ce sera le principal travail de notre prochain congrès. »

M. Libert déclare enfin, avant que la séance soit levée :

— La bataille sera terrible. Si nous ne prenons pas bien nos dispositions nous serons écrasés. »

Le citoyen Pauron est suspendu. Le citoyen Pauron avait averti l'ingénieur dont il dépend qu'il ne pourrait prendre son service, parce qu'il devait se rendre à la présidence du Conseil. L'ingénieur lui a répondu que, n'étant pas convoqué par M. Clemenceau, il était tenu de venir travailler comme ses camarades. Alors, le citoyen Pauron s'est accordé lui-même le congé qu'on lui refusait. Et voilà pourquoi il est suspendu. Au reste, ce travailleur de Melun ne quitte guère la capitale, depuis quelque temps. Il est remarquable que tous ces opprimés aient tant de loisirs et voyagent si aisément.

Hier soir, le citoyen Pauron a pris la parole dans une réunion qui tenait, boulevard de Grenelle, les télégraphistes du bureau central.

Il a dit :

— Si le gouvernement a pensé que les menaces pouvaient arrêter notre mouvement, il s'est grossièrement trompé.

Il en outre l'espérance que l'agitation des P. T. T. occupera la Chambre au point d'atténuer la violence des débats sur la marine. « J'annonce charitablement à M. Clemenceau que le Parlement aura à s'occuper de la gabegie dans la marine, mais encore que nous ferons en sorte qu'elle ait à s'occuper de la gabegie dans l'administration des postes. »

« Nous ne voulons pas supporter plus longtemps qu'on nous impute le mauvais fonctionnement de l'administration à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir. »

« Nous sommes décidés à nous départir de la discrétion dont nous avons jusqu'ici fait preuve. Demain des affiches apprendront à la France quelles sont les promesses que nous fit M. Clemenceau lorsqu'il nous reçut place Beauvau. »

« Je tiens à vous dire, et cela au nom des ouvriers des lignes, que si nous faisons grève nous ne réintégrerons nos équipes qu'après avoir obtenu complète satisfaction. Nous ne reprendrons pas le travail avec Simyan comme sous-secrétaire d'État. Nous ne voulons pas qu'un malhonnête homme soit à notre tête. »

Après ces paroles violentes M. Pauron poursuit :

— Les lignes sont dans un marasme tel qu'il ne sera pas besoin de les saboter pour que, deux jours après le commencement de la grève, elles ne fonctionnent plus. Et si les lignes sont si malades, où donc, monsieur Simyan, est passé l'argent affecté à leur entretien ? »

L'ordre du jour suivant a été, en fin de séance, adopté à l'unanimité :

Les agents de Paris-Central, adhérents ou non adhérents au nouveau syndicat national, réunis salle Franco-Russe ;

Considérant que la reprise du travail n'avait été que conditionnelle, que les promesses faites par le gouvernement n'ont pas été tenues, que les mesures de répression à l'égard des militants sont une provocation grossière et une manœuvre de division ;

Se solidariser entièrement avec leurs camarades injustement poursuivis ;

Estimer que la constitution du syndicat a été une première réponse aux mesures de rigueur et que la grève est la seule arme qui puisse faire triompher leurs droits ;

Décident de s'en remettre à la sagesse et à la vigilance du comité fédéral pour la déclaration au moment opportun ;

Prennent l'engagement d'honneur de mener la lutte jusqu'à complète satisfaction.

Une réunion des agents de la recette principale aura lieu ce soir, rue du Pont-Neuf.

Les réunions vont succéder aux réunions. Le Comité fédéral a entrepris une vive propagande. Les émissaires parcourent la province, prêchant à grève. On signale leur passage même dans d'infimes bourgades, où ils endoctrinent le facteur-receveur. Mais les dirigeants semblent plus que jamais disposés à ne pas déclarer la lutte avant la rentrée des Chambres. Nous aurions donc encore quatre jours pour écrire à nos amis. Il est vrai qu'en plusieurs endroits la résistance s'organise. L'Union des Chambres syndicales, après entente avec la Chambre de Commerce et l'administration des postes,

a décidé de mettre à la disposition du gouvernement tous les employés dont elle pourra disposer. Ils feront le tri des lettres commerciales et accompagneront le courrier à destination. Voilà pour la grève des postes. Mais, pour la grève des chemins de fer ?

Louis Latzarus,

LE POINT DE DROIT

Le syndicat des postiers va être dissous. La procédure est des plus simples. Les statuts des postiers ont été déposés hier, on l'a plus haut, à la Préfecture de la Seine. Conformément à la loi, le préfet a dû transmettre immédiatement ce dossier au procureur de la République, chargé d'examiner si le syndicat est légalement constitué.

Pour en établir l'illegalité, le procureur de la République n'aura qu'à se reporter à l'article 2 de la loi du 21 mars 1884, ainsi conçu :

Art. 2. — Les syndicats ou associations professionnelles, même de plus de vingt personnes, exerçant la même profession, des métiers similaires ou des professions connexes, concourant à l'établissement de produits déterminés, pourront se constituer librement, sans l'autorisation du gouvernement.

Il est clair que les fonctionnaires, — postiers, télégraphistes ou autres, — ne sauraient être visés par une telle définition. La loi de 1884, on l'a dit et redit mille fois, n'a pas été faite pour les fonctionnaires, et ce texte l'indique aussi formellement que possible.

M. le procureur de la République réclamera donc la dissolution du syndicat nouveau, et cette dissolution sera prononcée par un jugement du Tribunal de la Seine.

A supposer que les fonctionnaires atteints par ce jugement n'en tiennent pas compte, et continuent de se réunir en qualité de syndicats, c'est-à-dire en maintenant à leur association le titre et les statuts du syndicat dissous, M. le procureur intervient de nouveau. Mais il intervient, cette fois, pour réclamer l'application aux syndicats de l'article 8 de la loi du 1^{er} juillet 1901, relative au contrat d'association, ainsi conçu :

... Seront punis d'une amende de seize à cinq mille francs et d'une emprisonnement de six jours à un an les fondateurs, directeurs ou administrateurs de l'association qui se serait maintenue ou reconstituée illégalement après le jugement de dissolution.

Seront punies de la même peine toutes les personnes qui auront favorisé la réunion des membres de l'association dissoute, en consentant l'usage d'un local dont elles disposent.

Il n'est guère vraisemblable qu'il en faille venir à cette extrémité, et qu'après avoir violé la loi, les postiers s'avisent d'entrer en rébellion contre la Justice. Mais on voit qu'il existerait des moyens légaux de mater cette rébellion-là, et nous voulons croire qu'on aura la fermeté d'y recourir, si cela est nécessaire.

Une question nous est posée, à l'occasion de ce conflit, par quelques lecteurs. On nous demande qu'il intèrêt peuvent avoir à se syndiquer, des fonctionnaires à qui le droit d'association est reconnu ? On a parlé du « droit de grève ». Mais la loi de 1884 sur les syndicats reconnaît-elle formellement ce droit-là ? et la loi de 1901, sur les associations, le refuse-t-elle ?

Non. La loi de 1901 ne refuse pas plus aux associés le droit de grève que la loi de 1884 ne l'accorde aux syndicats ; ni dans l'une ni dans l'autre de ces lois, il n'est question du droit de grève. Mais à côté de ce qu'une loi dit, il y a ce qu'elle laisse entendre ; et il est incontestable qu'accorder à des ouvriers et à des employés de l'industrie privée le droit de se grouper, et, par là, le moyen de préparer éventuellement des coalitions, c'est indiquer non seulement que, dans les industries privées, la grève est légale (on le reconnaissait depuis 1804), mais que l'organisation, la préparation méthodique du chômage sont choses légales aussi.

La loi de 1884 semble même avoir voulu faciliter l'exercice de ce droit de grève par la création des unions, des fédérations de syndicats. Or la loi de 1901 n'accorde point le droit de fédération aux fonctionnaires.

Le fonctionnaire a donc le sentiment que la liberté syndicale équivaudrait pour lui à une sorte d'émancipation, puisque en l'assimilant au travailleur de l'industrie privée elle lui conférerait d'abord le droit de fédération, qu'il n'a pas, et implicitement le droit de grève. Mais c'est justement ce droit de grève qui ne saurait être, sous aucun prétexte, accordé ni aujourd'hui ni demain — pour les raisons qu'il est superflu de redire — à aucune catégorie des serveurs de l'État.

Et il devra en être ainsi tant qu'il y aura un État, et une nécessité de le servir.

Emile Berr.

Le Congrès des Chemins de fer

VERS LA GRÈVE

Les membres du congrès national des chemins de fer ont tenu une séance plénière, hier après-midi, séance qui devait être entièrement consacrée à l'étude du projet transactionnel des retraites.

Mais avant l'ouverture des débats, M. Guérard demande aux congressistes d'écouter attentivement M. Chobeaux, délégué des postiers.

M. Chobeaux, avant d'avoir prononcé la moindre parole, est acclamé par les congressistes.

« Nous sommes, a-t-il dit ensuite, et vous le savez bien, entièrement de cœur avec les travailleurs des chemins de fer. Vous connaissez notre mouvement contre l'autoritarisme toujours plus grand du gouvernement. L'A. G. a voulu prouver à nos dirigeants que les fonctionnaires ne sont pas des esclaves et savent faire preuve d'énergie. »

« M. Clemenceau a placé à notre tête un homme incapable. Par son incapacité, par ses décisions qui lésent nos intérêts, par ses insultes, cet homme a conduit son personnel à la grève. Vous savez comment le gouvernement a capitulé. Mais il n'a pas tenu ses promesses et je viens vous déclarer que nous saurons les lui faire tenir. »

M. Clemenceau nous a fait promettre que le départ de M. Simyan n'était qu'un affaire de jours. Nous attendons encore. Eh bien ! M. Clemenceau capitulera à

nouveau devant les fonctionnaires, car nous sommes prêts à tout recommencer. »

M. Chobeaux propose ensuite au congrès d'adopter l'ordre du jour suivant, ce qui est fait à l'unanimité :

Les membres du Syndicat national des chemins de fer, après avoir entendu le camarade Chobeaux, du personnel des P. T. T., déclarent avoir suivi les derniers événements avec une émotion sympathique et être d'accord avec leurs camarades fonctionnaires qui luttent pour le droit syndical et la liberté d'opinion.

Leur devoir leur impose l'obligation de déclarer très haut qu'ils les encouragent à continuer la bataille pour la conquête de leurs légitimes revendications ;

Expriment le désir que tous les employés des chemins de fer apportent le concours de leur solidarité aux travailleurs des postes.

On aborde ensuite la discussion du projet transactionnel des retraites. Le gouvernement, dans son projet, spécifie que les employés des chemins de fer auront droit à la retraite à partir de cinquante-cinq ans.

Les employés demandaient que cette limite soit abaissée à cinquante ans.

« L'entente n'ayant pu se faire, le conseil d'administration avait élaboré un projet demandant que les agents du service actif aient droit à la retraite à cinquante ans et les agents sédentaires à cinquante-cinq ans. »

C'est sur ce nouveau projet que le congrès avait à se prononcer.

Durant tout l'après-midi, les orateurs se sont succédé à la tribune, les uns appuyant le projet du Conseil, les autres déclarant vouloir se passer désormais des pouvoirs publics et préconisant la grève générale.

Un délégué de l'Algérie, M. Dechelle, lit un ordre du jour adopté par les « chemins » algériens, déclarant que, si le bénéfice des lois sociales n'est pas accordé à l'Algérie et à la Tunisie, le jour de l'ouverture du congrès qui se tient aujourd'hui à Paris, la grève générale sera immédiatement décrétée.

Un très grand nombre d'ordres du jour se trouvaient en présence, parmi lesquels un très violent déposé par M. Berthelot et dont voici le texte :

« Le congrès national décide, pour faire aboutir le projet transactionnel, la journée de huit heures, et la question des salaires. »

« Au cas où nos camarades des postes décrèteront la grève, d'organiser dans toute la France — et cela dans les quarante-huit heures — des meetings ; au cas où l'opinion des employés serait favorable à la grève, d'entrer immédiatement dans le mouvement de grève générale ; »

« Au cas contraire, de préparer par une propagande énergique l'éducation des travailleurs des chemins de fer pour la préparation de la grève générale, seul moyen pouvant faire aboutir nos revendications. »

M. Guérard monte à la tribune et déclare qu'il n'est pas partisan de la grève.

« Si vous la décrétiez le Conseil marchera avec vous. Mais mon devoir est de vous mettre en garde. Une grève aujourd'hui serait prématurée. »

Le Congrès prononce ensuite le huis-clos.

Aujourd'hui, il dira s'il veut secourir les postiers, suivant la formule consacrée, et par tous les moyens y compris la grève.

EN PROVINCE

Les mesures prises contre les militants des P. T. T. ont leur répercussion en province.

A Lyon, dans la nuit de mercredi, un certain nombre d'employés des télégraphes du bureau central se sont réunis dans un café pour protester contre les suspensions prononcées par le gouvernement et déclarer qu'ils étaient décidés à faire cause commune avec leurs camarades de Paris.

A Toulouse, les agents, sous-agents et ouvriers des P. T. T. ont tenu une assemblée générale, à la suite de laquelle ils ont voté un ordre du jour de protestation contre les mesures prises par le gouvernement, alors que les fautes reprochées ne sont pas des fautes professionnelles, et contre la qualité donnée aux conseils de discipline des P. T. T. pour statuer sur de simples délits d'opinion.

A Marseille, la section marseillaise de la fédération nationale des syndicats maritimes a décidé hier soir, qu'en cas d'une nouvelle grève des P. T. T., elle s'en rendrait solidaire au premier appel.

A Narbonne, la manifestation a pris une certaine importance. Deux mille personnes ont, dans un meeting, protesté contre la suspension de l'agent des postes Peyrolles. Elles ont écouté ensuite un discours du docteur Ferroul, et se sont rendues finalement, précédées d'un drapeau rouge et chantant l'Internationale, devant la sous-préfecture.

Marseille, 6 mai.

Le Congrès des mécaniciens et chauffeurs du P.-L.-M., réunis à Marseille, après avoir étudié certaines questions relatives à l'hygiène, à la sécurité et au travail des équipes, a abordé la question de la reconnaissance officielle de la fédération par la Compagnie, question qui fera partie du programme minimum de la future commission de la grève. Puis, il a décidé de se servir, au nom de la liberté syndicale, de tous les moyens énergiques pour obtenir la réintégration de l'ex-secrétaire de la section de Lyon-Vaise, déplacé et envoyé à Nice par la Compagnie.

Le citoyen Marck condamné

Rouen, 6 mai.

Le citoyen Marck, trésorier de la Confédération générale du travail, et le militant anarchiste Tortlon, secrétaire de la Bourse du travail de Rouen, arrêtés au lendemain des meetings du 1^{er} mai, où ils s'étaient répandus en injures contre M. Clemenceau et contre les agents de police présents dans la salle, comparaissent aujourd'hui devant le tribunal correctionnel. L'accusation, ne relevant pas les outrages prononcés par eux contre les membres du gouvernement, reprochait : 1° à Marck, d'avoir dit du commissaire de police présent dans la salle qu'il était le représentant « de la succursale Vermine, Friponnille, Clemenceau et Compagnie », et 2° à Tortlon, d'avoir exprimé le regret « que la réunion n'ait pas lieu en Russie, car les policiers payeraient cher leur témérité ».

Pour ces faits, Marck a été condamné à quatre mois de prison, et Tortlon à trois mois de la même peine, sans sursis. En quittant le tribunal, Marck s'est

écrié : « Je souhaite que cela serve votre République, mais je ne le pense pas. » Il n'y a eu aucun autre incident.

Les bons fonctionnaires

A côté des enfants terribles, les enfants sages.

Chaque soir le gouvernement communiqué, comme pour se consoler de ses ennemis, le compte rendu d'une petite visite de fonctionnaires disciplinés à quelque ministre. Avant-hier, c'étaient de bons douaniers qui assuraient le ministre de leur respect ; hier, M. Caillaux recevait une délégation de l'Association des membres de l'administration des contributions directes qui lui exprimaient leurs sentiments de dévouement et d'attachement à leurs devoirs professionnels. Le ministre les a félicités de ces sentiments.

XX.

VIENT DE PARAITRE

Notions sur la télégraphie sans fil. Le livre de vulgarisation de M. de Valbœure, qui a eu trois éditions en deux ans, permet à tout le monde d'acquiescer très facilement des notions précises et complètes sur la T. S. F. Il est en vente à la Lumière Electrique 2, 143, rue de Rennes.

Terre d'orgie, toute vibrante de volupté, toute brûlée de soleil, est une des œuvres les plus ardentes et les plus prestigieuses du maître italien, Gabriele d'Annunzio. Félix Juven, éditeur, un vol., 3 fr. 50.

Le Monde & la Ville

SALONS

Dîner suivi de réception restreinte, avant-hier, chez LL. AA. RR. Mgr le duc et Mme la duchesse de Vendôme, dans leur hôtel de la rue Borghèse, à Neuilly-sur-Seine. Au nombre des convives et des invités :

L'ambassadeur d'Espagne et la marquise du Muni, l'ambassadeur des Etats-Unis et Mme de Muni, le ministre de Portugal, le ministre du Danemark, le baron de Wedel-Jarlsberg, le ministre de Norvège, le baron de Wedel-Jarlsberg, le ministre de Serbie et Mme Vesnitch, le chargé d'affaires d'Autriche-Hongrie et la comtesse de Nemes-Hildveg, le conseiller de l'ambassade d'Italie et la princesse d'Espos-Sissa, le duc de Lorge, duc des Cars, prince et princesse de Léon, marquis de Talleyrand, marquis et marquises du Luart, de Lestour, de Lubersac, comtes et comtesses de de Rochefoucauld, de La Ribouisière, H. de Courcy, de Kersaint, François de Franqueville, H. d'Yanville, Louis de Lestour, de la Laurencie, d'Oultremont, baronnes de Foucauld, de Lave, barons et baronnes de l'An de Mandat-Grancey, baron et Mlle de La Grange, baron de Courcel, Mlle de Bassano, marquis de Reversaux, baron Tristan-Lamhert, marquis de La Mazelière, MM. de Longueville, P. de Saint-André, comte B. de Durfort.

« Au cours de la soirée on a applaudi M. Barbirolli, le pianiste compositeur si apprécié. »

— Dîner, avant-hier, à l'ambassade d'Angleterre. Les convives de sir Francis et lady Fodorova Bertie étaient :

L'ambassadeur d'Espagne et la marquise du Muni, l'ambassadeur de Russie et Mme de Nédow, le chargé d'affaires de Bavière et la comtesse de Orenburg-Tambach, marquis et marquises de Brudell, comtes Jacques de Arthur de Vogüé, de Kersaint, Antoine de Divonne, d'Espeultes, de Chambrun, de Franqueville, comte et comtesse Louis de Lestour, Mme de La Chapelle, etc.

— Beaucoup de monde avant-hier au five o'clock de la baronne de Courcel. Reconnu :

Marquis et marquise de Lestour, comtesse de Lestour, baronne de Wedel-Jarlsberg, marquis et marquises de Reversaux, marquis et marquises de Casaforte, comtesse Arthur de Vogüé, de Kersaint, Antoine de Divonne, d'Espeultes, de Chambrun, de Franqueville, comte et comtesse Louis de Lestour, Mme de La Chapelle, etc.

Ravissant bal rose organisé par de jeunes ménages. Reconnu :

Comtes et comtesses F. Pillet-Witt, R. de Villeneuve, de Warrin, de Rancourt, Louis de Rohan-Chabot, de Montigny, P. du Luart, marquis et marquises de Plocuc, de Nadailac, comtesse P. de Ségouzac, baronne Benoit d'Arly, vicomtesse A. de Coussades, de Pottier, M. et Mme de Valroger, vicomte et vicomtesse de Coulombiers, baron et baronne P. Lefebvre, comtes J. de Rougé, de Courson, B. de Divonne, de Les Pénoux

PAR FIL SPÉCIAL

Par Albert GUILLAUME



Déjeuner diplomatique

— Avez-vous lu le menu ?... Mais chère madame, c'est effrayant ! Comment, des *trouilles* ! des *trouilles* ! un *chard-froid* !... au moment où tous nos efforts tendent à la conciliation !...



Au Salon des Humoristes

— Enfin, chère madame, c'est vous-même qui m'avez demandé de faire votre charge comme celles de mesdames X, Y ou Z !
— Oui, oui... mais elles, ce sont des *portraits*, tandis que moi : c'est une *infâme caricature* !



Le petit voyage

— Hunteil était parti le 1^{er} Mai pour la Suisse... Ce n'est pas qu'il ait eu peur de quelque chose...
— Non... mais il a généralement des amis de passage à Lucerne ce jour-là !



Drame de famille

— Malheureux ! Penses-tu à la fortune qu'il faudrait avoir pour effacer un déshonneur pareil ! ?

longtemps partie de l'armée d'Afrique. Promu chef de bataillon en 1881, il entra dans la justice militaire et, en 1891, il commandait la prison du Cherche-Midi lorsque le capitaine Dreyfus y fut incarcéré.

On se souvient que le commandant Forzetti, ayant suivi de près l'attitude du capitaine Dreyfus, déclara au général de Boisdeffre et ensuite à la Cour de cassation et au procès de révision à Rennes qu'il conservait la ferme conviction que le prévenu était innocent.

Privé de son emploi, il entra au service du prince de Monaco.

— Les funérailles de M. Raphaël Suarès, le grand financier égyptien dont nous avons annoncé le décès au Caire, ont été célébrées dans cette ville, le 30 avril. Le Khédive s'y était fait représenter.

Le défunt, président du Crédit foncier égyptien, ami intime des trois derniers vice-rois d'Egypte, grand cordon de l'ordre impérial du Méjidie, était l'oncle de M. Léon Suarès si répandu dans le monde parisien.

— Le corps du marquis Arellano de Casa Calvo sera transporté à Paris pour être inhumé dans le caveau de famille au Père-Lachaise ou repose sa femme bien-aimée.

Ferrari.

A l'Etranger

En Turquie

Constantinople, 6 mai.

La situation en Anatolie est très alarmante. Les troubles s'étendent dans de nouveaux districts. Les autorités locales sont complices et les troupes sont désorganisées.

On signale d'horribles boucheries et aucune mesure n'est prise pour les arrêter.

Les Arméniens de Constantinople accusent notamment Adil bey, conseiller du ministère de l'Intérieur, d'avoir officiellement encouragé les massacres d'Adana.

La misère en Cilicie est très grande et l'on craint une épidémie de peste.

On dit qu'à la suite des nombreuses arrestations opérées ces jours derniers, il faut s'attendre à des exécutions en masse.

Tevfik-pacha, nommé ambassadeur à Londres, en remplacement de Rifat-pacha, va prochainement rejoindre son poste.

Le gouvernement se propose de constituer des colonnes volantes chargées de pacifier les provinces asiatiques et de les purger des éléments réactionnaires.

Le Conseil de guerre, qui va se rendre à Adana, afin de juger les personnes responsables des récents massacres, est composé d'officiers de corps d'armée européens.

Le conseil de guerre qui juge les mutins du 13 avril va aussi juger les anciens ministres et autres créatures de l'ancien régime qui sont sous les verrous depuis le rétablissement de la Constitution.

Salonique, 6 mai.

Les troupes ont dispersé à Kalarya une bande de Vieux-Turcs, commandée par le capitaine Mostapha ; elles ont tué sept hommes, et le reste de la bande s'est échappé avec le capitaine.

Berlin, 6 mai.

On télégraphie de Vienne au *Berliner Tagblatt* que l'indemnité autrichienne pour la Bosnie, de 55 millions, sera payée le 10 mai à la Banque ottomane.

L'ambassadeur d'Autriche a fait des représentations à la Porte sur l'affaire des chemins de fer d'Orient qui est encore dans la période critique. — BONNEFON.

Constantinople, 6 mai.

Les difficultés de la formation du dernier cabinet et la suspension temporaire des pondérations proviennent du fait suivant, dont je garantis l'authenticité :

Mardi dernier, le Sultan appela le grand vizir Tewfik-pacha, alors en fonction, et il le déclara : « Je suis respectueusement fidèle à la Constitution, mais je désire qu'on respecte aussi les droits et prérogatives du trône. Ma surprise a été grande de constater qu'aucune amnistie n'a été accordée pour non-avènement, contrairement aux usages précédents ; au lieu de fêtes, la population contemplait des cataïres pendus à mon insu. On a oublié de soumettre ces condamnations à ma sanction, puisque le droit de grâce m'appartient. Dorenavant, j'exige que pareils faits ne se renouvellent plus. »

Ces paroles courageuses du Sultan ont produit une profonde impression. — (New York Herald).

La réforme financière allemande

Berlin, 6 mai.

La Gazette de Cologne dément la nouvelle que le chancelier se retirerait avant la Pentecôte si la réforme des finances n'aboutit pas. Le *Vorwaerts* caractérise cette nouvelle donnée par la Nouvelle Correspondance de la Société de tentative de réimpression officielle.

La Gazette de l'Allemagne du Nord rappelle ce soir que le gouvernement considère l'impôt sur les plus-values des valeurs mobilières comme digne d'être examiné, mais qu'il ne peut l'accepter à la place de l'impôt sur les héritages en ligne directe à cause du rendement insuffisant du premier impôt.

Dans les coulisses on travaille à la conciliation. Les conservateurs seraient prêts à voter l'impôt sur les dividendes comme com-

plément d'impôt sur les valeurs mobilières,

mais n'ont pu se décider à accepter le principe de l'impôt sur les héritages en ligne directe que le prince de Bâlow et M. Rheinbaben ont combattu en 1908 par des arguments qui paraissent décisifs aux conservateurs. — BONNEFON.

Intrigues allemandes

Saint-Petersbourg, 6 mai.

Dans les milieux diplomatiques, on assure que la campagne menée par la bureaucratie réactionnaire contre M. Stolypine émane de la diplomatie allemande qui considère M. Stolypine comme le promoteur de la politique germanophile et craint que son maintien au pouvoir rétrograde définitivement la Russie de la sphère d'influence allemande.

Jusqu'à présent cette campagne n'a eu aucun succès, la majorité de la Douma soutenant énergiquement M. Stolypine.

D'après les cercles informés, les initiateurs de cette campagne cherchent à engager l'empereur Guillaume à se rendre à Saint-Petersbourg, avant le départ du Tsar pour la Méditerranée, dans le but de faciliter le rétablissement de l'ancien rôle prépondérant de l'Allemagne. (Agence Havas).

Les contingents militaires russes

Saint-Petersbourg, 6 mai.

La Douma a voté aujourd'hui, en séance secrète, la loi sur les contingents de l'armée et de la marine.

D'après cette loi, les exemptés sont soumis à une taxe.

Sur la proposition de la droite, un amendement a été voté invitant le ministre de la guerre, « vu l'influence démoralisatrice des soldats israélites et leur dégoût du service militaire, à réviser la situation des juifs dans l'armée en prenant des mesures pour conjurer leur influence pernicieuse ».

La crise hongroise

Budapest, 6 mai.

L'Empereur-Roi a reçu aujourd'hui les présidents des deux Chambres et le comte Andrássy, ce dernier principalement comme auteur du projet de réforme électorale. Il recevra demain M. Kossuth.

Le souverain s'est plaint à M. Justh, président de la Chambre, non pas d'être malade, mais d'être fatigué.

On dit que l'Empereur retournera lundi à Vienne pour recevoir Guillaume II.

Un article de M. Roosevelt

New-York, 6 mai.

Le numéro du 6 courant du magazine *Out Look* contient un article de M. Roosevelt sur la question de l'immigration japonaise.

Le président déclare qu'il est du devoir de l'Amérique d'observer l'attitude du Japon pour voir s'il réussit à empêcher l'émigration des travailleurs japonais. Si l'exode des japonais continue, les Etats-Unis devront se protéger, soit par voie de traités, soit par voie de législation. Mais, ajoute le président, il importe avant tout que nous fassions tous nos efforts pour éviter toute cause de conflit entre les deux races.

M. Roosevelt fait ressortir la nécessité d'une plus forte marine pour faire respecter les droits de l'Amérique qui autrement serait à la merci de toute nation tentée de passer outre à sa volonté de contrôler l'immigration et de protéger le canal de Panama.

COURTES DÉPÊCHES

— L'empereur d'Allemagne arrivera le 17 mai à Wiesbaden, après s'être arrêté à Carlsruhe chez le grand-duc de Bade.

— Le journal russe *Vecherna* annonce comme très prochaine une visite de Guillaume II à Saint-Petersbourg.

— La fête du roi Georges de Grèce a été célébrée hier à Corfou.

— Le roi Ferdinand assistera à l'inauguration, qui aura lieu ce mois-ci à Saint-Petersbourg, du monument du tsar Alexandre III.

— Le khédive d'Egypte est arrivé à Constantinople.

— Une dépêche de Hong-Kong annonce que le duc des Abruzzes est parti de Srinagar, dans le Cachemir, pour la chaîne des montagnes de Karakorum.

— La troisième séance du tribunal d'arbitrage de Casablanca, hier, à La Haye a été consacrée aux plaidoiries des agents allemands et français.

— La session du Parlement danois a été close. Les élections pour le Folkething sont fixées au 25 mai.

Figaro à Londres

LA COUR ET LA VILLE

Ce soir, à la Chambre des communes, le dîner interparlementaire offert par les membres des deux Chambres anglaises à leurs collègues français qui ont bien voulu traverser le détroit pour prendre part à cette petite fête confraternelle. Sir John Brunner président ; parmi les députés français : MM. Doumer, Delcassé, Millerand, Klotz, Joseph Reinach, du côté anglais : lord Curzon, sir Edward Grey, M. Winston Churchill, le premier ministre, M. Asquith, ainsi que M.

Balfour et la plupart de ses collègues conser-

vateurs. Détail caractéristique : aucun speech n'a été prononcé. — J. COUDURIER.

Figaro en Belgique

ESCRQUERIE

Une jeune femme a réussi à escroquer 30.000 francs à un agent de change en lui faisant croire qu'elle allait gagner un procès intenté à un propriétaire auquel elle réclamait 400.000 francs de dommages-intérêts.

Elle a été mise à la disposition du Parquet.

UN SUICIDE

Une personnalité très en vue M. Ferdinand de Schryver, directeur de la Société du canal et des installations maritimes de Bruxelles, âgé de cinquante-neuf ans, s'est tué jeudi, dans son bureau, d'un coup de revolver dans un accès de neurasthénie. — G. HARRY.

Amérique latine

DANS L'ARGENTINE

Buenos-Aires, 6 mai.

Le bilan des banques. — Les derniers bilans des banques de la capitale s'établissent comme suit :
Dépôts, 2,104,972,530 francs ; escomptes et découverts, 1,938,467,730 francs ; espèces en caisse, 805,680,940 francs.

Le fonds de conversion. — Le ministre des finances a décerné le versement au fonds de conversion de la somme en or de 5 millions de francs, somme prélevée sur les recettes générales.

Les existences totales en or se chiffrent actuellement par 983,650,580 francs, soit 66 0/0 de garantie de circulation monétaire.

Immigration. — Pendant le mois qui vient de s'écouler, 43,900 immigrants sont entrés en Argentine.

Le mouvement des exportations. — Voici, en tonnes, les principales exportations de la semaine dernière :

Blé, 52,290 ; maïs, 58,447 ; lin, 23,697 ; avoine, 18,781 ; farine, 5,253 ; cuirs de moutons, 1,211 ; laine, 5,491 ballots.

Le marché des valeurs. — La hausse des fonds publics et des cédules montre l'excellente situation du marché.

A la dernière heure, nous recevons de Buenos-Aires les dépêches suivantes :

Buenos-Aires, 6 mai.
La présidence de la Chambre. — M. Elisée Canton est élu président de la Chambre des députés.

Buenos-Aires, 6 mai.

La grève. — Une manifestation s'est produite ce soir sur la place de la Constitution. Les grévistes ont attaqué un tramway. Un soldat a tiré, tuant un manifestant et en blessant un autre. Des patrouilles de cavalerie parcoururent la ville.

La situation générale paraît néanmoins s'améliorer légèrement. La vie générale des affaires se développe sans aucune perturbation.

LARBAUD-SAINT-YORRE

Nombre de savants médecins ordonnent l'excellente eau Larbaud-Saint-Yorre dans le traitement du « diabète » et de l'« albuminurie » et contre les maladies du « foie », de l'estomac, parce qu'ils ont la conviction que cette eau, la plus froide (10°) du bassin de Vichy, offre toutes les garanties sérieuses comme propriétés et débit régulier.

Il est donc important de refuser les multiples contrefaçons et d'exiger l'authentique bouteille Larbaud-Saint-Yorre.

A L'INSTITUT

ACADÉMIE FRANÇAISE

La séance d'hier a été presque entièrement consacrée à l'attribution des deux grands prix Marcelin Guérin, de 5,000 francs, et Bordin, de 3,000 francs.

Le premier, destiné à récompenser les livres et les écrits récents « les plus propres à honorer la France », a été partagé entre MM. Henri Cochin (1,500 francs), pour son ouvrage sur le *Vita nova*, de Dante ; Gustave Reynier (1,000 francs), pour son étude sur « le Roman sentimental avant l'Astrée » ; Pierre Villey (1,000 francs), pour ses « Sources et évolutions des Essais » ; Bosq et Du Motey (500 francs chacun), le premier pour ses « Souvenirs de l'Assemblée nationale de 1871-1875 », le second pour son ouvrage sur « Guillaume d'Orange et les origines des Antilles françaises ». Enfin, l'Académie a élu au nombre de ses lauréats du grand prix Marcelin Guérin la princesse Bibesco, pour son beau livre *Les Huit paradis*.

Le prix Bordin a été également partagé entre MM. René Radonant (1,500 francs), Georges de Almada (1,000 francs) et l'abbé J. Charrier (500 francs), pour leurs ouvrages sur Guillaume du Vair, sur Goethe et le drame antique, et sur l'évêque constitutionnel Claude Fauchet.

L'Académie, s'occupant ensuite des prochaines réceptions des nouveaux membres élus, a chargé le marquis de Ségur de répondre au discours de M. Brieux ; M. Raymond Poincaré sera reçu par M. Lavisse, M. Jean Aicard par M. Pierre Loti et M. René Doumic par M. Faguet.

Ch. D.

LES GRÈVES

FIN DE LA GRÈVE DE MAZAMET

Mazamet, 6 mai.

Après une réunion générale des patrons où on a voté, à bulletin secret, sur le principe de l'augmentation à accorder aux ouvriers, a eu lieu, à une heure, la nouvelle conférence entre les délégations patronale et ouvrière. La discussion a été longue et très vive, mais on a fini par se mettre d'accord sur les bases suivantes :

Une augmentation de 25 centimes par jour et par 100 de peaux est accordée. Elle sera payable toutes les quinzaines. De plus est accordée une prime de 15 centimes par jour, cette prime sera réglée par des versements différés.

Les comptes des sommes gagnées du 30 juin au 31 décembre seront arrêtés le 1^{er} janvier. Elles seront payées le 31 mars. De même les sommes gagnées du 31 décembre au 30 juin seront payées le 30 septembre.

La grève est donc terminée. Les délégués ouvriers et les délégués patrons se sont réunis une dernière fois et se sont séparés, à cinq heures, pour signer les procès-verbaux.

Le travail sera repris en partie dès samedi ; la reprise générale aura lieu lundi.

A Méru

Méru, 6 mai.

Aujourd'hui est venue devant la justice de paix la poursuite intentée par M. de Marmande contre le commandant de gendarmerie Barotte et contre le commissaire spécial Mallet, pour saisie illégale d'affiches. Les deux fonctionnaires ont fait défaut. M. Bonzon, du barreau de Paris, a plaidé la compétence du juge de paix. Le juge a mis l'affaire en délibéré pour rendre le jugement à huitaine.

J.

LA JOURNÉE

Anniversaire : Service religieux pour le repos de l'âme de S. A. R. Mgr le duc d'Anjou (chapelle de la Compagnie, avenue de la Révolte, à Neuilly, 40 heures).

Obsèques : Mme Diego de Alvaraz, de Buenos-Aires (Saint-Honoré d'Eylau, 11 heures). Le caricaturiste Colomb, dit Moloch (rendez-vous maison mortuaire, 27, quai d'Anjou, 3 h. 1/2).

Au Palais : L'affaire Mattis, le gargon de café condamné par la 10^e Chambre correctionnelle pour voies de fait sur la personne du Président de la République.

Cours et conférences : Institut catholique, 19, rue d'Assas ; M. Froidevaux : « Les Religions australiennes du globe » (2 h. 1/2). — M. Bidou : « De 1830 à 1848 : Dix-huit ans de monarchie bourgeoise » (3 h. 1/2). — M. Paul Dhorme : « La Religion assyro-babylonienne : les dieux » (5 h. 1/4).

M. Horace Thivert : « Respect et culte de la mort, leurs formes, leurs dangers moraux. Les vraies commémorations » (Ecole de la paix, 3, rue Thénard, 8 h. 1/2). — M. Charles Fuster : « La Femme et l'amour dans l'œuvre de Maurice Trubert » (Maison des Arts, 12, rue Nouvelle, 4 heures). — M. l'abbé Gerbier : « Jeanne d'Arc » (199, rue de Bercy, 8 h. 1/2). — M. Henri Guilbeaux : « Berlin vu par un Français » (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2). — M. Auguste de Lassus : « Les Grands sanctuaires de la Grèce » (Salon de la Société des Artistes français, 4 heures).

Réunion : Société des Ingénieurs civils de France (19, rue Blanche, 8 h. 3/4). — Salon international : Une heure de musique contemporaine, œuvres de Mme Cécile Simon (La Française, 49, rue La Fayette, 4 h. 1/2).

Banquet : Organisé par notre confrère la Turquie nouvelle, en l'honneur de l'accession au trône de S. M. Mehmed V, sous la présidence de S. Ex. Nacim-pacha, ambassadeur de Turquie à Paris (Palais d'Orsay, 7 h. 1/2).

Informations

Les maires et adjoints de Paris, réunis à l'Hôtel de Ville, ont procédé à l'élection du bureau de l'Union amicale.

Ont été élus : président, M. Fiant, maire du troisième arrondissement ; vice-président, M. Allou, maire du huitième arrondissement ; secrétaire, M. Robichon, adjoint du vingtième arrondissement ; secrétaire général, M. Rabier, adjoint du douzième arrondissement ; trésorier, M. le docteur Roussy, adjoint du quatrième arrondissement ; trésorier adjoint, M. Roux, adjoint du neuvième arrondissement.

Un don généreux. — M. Bonjean, juge au Tribunal de la Seine, vient de faire don d'une somme de cent mille francs au bureau de bienfaisance d'Armentières pour la construction d'habitations ouvrières.

Grâce. — Le nommé Renaud, condamné à mort pour paricide, le 28 mars 1903, par la Cour d'assises de la Haute-Marne, vient de bénéficier d'une mesure gracieuse sur le recours unanime du jury.

La peine de mort a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Société de l'art décoratif français. — Sous ce titre une nouvelle société vient de se fonder groupant les artistes du décor, de Paris, de la province et des Colonies.

Elle devra représenter et défendre tous les droits des Arts du décor et de la vie.

Les noms de ses membres fondateurs comprennent les personnalités les plus en vue des salons annuels.

Présidents d'honneur. — MM. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat, Alexandre Millerand.

Président : M. René Lalique, vice-présidents : MM. Dampy, Gardet, secrétaires : MM. Saint-André, Noët, trésorier : M. Loiseau Rousseau.

Comité : MM. Aubert, Bastard, Becker, Bénédictus, M. Blondat, Bonvallet, Brandt, Brateau, Carabin, Damoussé, Decœur, Decrocheville, C. Coët, Fénillière, Eugène Gaillard, Lucien Gaillard, Grassot, Gustave, Hubert Dyr, Hertz, Leprieu-Blais, Moreau-Nélaton, Prouvé, Th. Rivière, Rozet, Rullo, Vallgren.

Les « Quarante-Cinq ». — Hier, au café de Paris, les « Quarante-Cinq » offrirent leur dîner à Paul Hervieu. En réponse à une allocution de M. Henri Barbusse, président du comité, l'éminent académicien a prononcé un charmant discours sur le rôle et la composition des « Quarante-Cinq », cette « académie de jeunes ».

L'A. — Le banquet annuel de l'Association générale des étudiants aura lieu à midi, le 9 mai, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, sous la présidence de M. Paul Deschanel.

Conférence. — Sous le haut patronage de S. Exc. le comte Gallina, ambassadeur d'Italie, M. Federico de Maria, le poète sicilien connu, fera le samedi 8, au Salon international, une conférence sur « L'Ame sicilienne ». Des vers du poète, traduits par Jean Dornis, seront lus par une artiste de l'Odéon.

Eau bienfaisante. — L'emploi régulier de l'Eau d'Evian (source Cachat) constitue un lavage, un nettoyage complet de notre organisme fatigué, surmené. Bureau central des commandes pour Paris et la banlieue : 4, place de l'Opéra. Partout en vente en bouteilles et demi-bouteilles.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à demain notre PETITE CHRONIQUE des LETTRES hebdomadaire de notre collaborateur Ph.-Emmanuel Glaser.

SOMMAIRE

DE NOTRE

Supplément Littéraire

DE DEMAIN

EDOUARD ROD.....	Contes italiens
SONIA.....	Nouvelle inédite
PAUL GAULOT.....	Petits cahiers
LÉON HUGONNET.....	d'une étrangère
JULES SIMON.....	Madeleine Adam
TAVERNY.....	Les petites victimes de la Terreur
ANDRÉ BEAUNIER.....	Abdul-Hamid
MARCEL DE MALHERBE.....	Anecdotes inédites
PIERRE JOBBÉ-DUVAL.....	Léon Gambetta
CHARLES BOCHER.....	Les livres chers
	A travers les Revues
	Poèmes en prose
	L'Hôtel
	du Dragon Bleu
	« Mémoires »
	Le livre du jour

AFFAIRES MILITAIRES

Médaille militaire. — Le maréchal des logis de Boyve, du 5^e hussards, élève-officier à Saumur, est inscrit d'office au tableau de concours pour la médaille militaire.

Le maréchal des logis de Boyve faisait partie de la mission d'Ollone au Thibet. Le lieutenant Lepage, interprète de la mission, accompagné du maréchal des logis de Boyve et de quatre cavaliers, ayant été surpris par un parti de Thibétains et grièvement blessé, aurait infailliblement succombé si le maré-

chal des logis de Boyve, blessé lui-même, ne l'avait emporté dans ses bras, lui faisant un rempart de son corps jusqu'à l'arrivée du reste de la mission qui accourait leur porter secours.

Sur la Côte

Triomphatrices infatigables, les voitures Cottin-Desgouttes viennent d'ajouter aux nombreuses victoires qu'elles ont accumulées depuis le 1^{er} janvier 1909 sur celles des années précédentes un nouveau triomphe, celui qu'elles ont remporté à la course du *Lyon-Sport*, disputée dimanche sur la fameuse et rude côte de Chère-Limonet.

Côtières incomparables, les Cottin-Desgouttes ont, en effet, accompli le meilleur temps de la réunion en triomphant dans la catégorie des voitures de course, pour la plus grande joie de M. Dumaine, seul représentant à Paris des remarquables voitures lyonnaises.

JOURNAUX ET REVUES

Quand nous aurons l'impôt Gailloux...

Voici une admirable petite histoire que les Débats ont trouvée dans le *Petit Nantais*.

Un propriétaire de Seine-et-Oise perdit, il y a trois ans, son locataire. Il remit à neuf sa maison ; et il désira de la louer. Au bout d'un an, comme elle n'était pas louée, il fit une demande de « dégrèvement de contributions » ; on fit droit à sa demande.

au second tour, les uns pour les autres, bien gentiment. Les socialistes unifiés ont envoyé promener les radicaux.

On n'a pas oublié non plus — ou bien, qu'en sais-je? — que les socialistes unifiés ont, au congrès de Chalon, solennellement fêté les socialistes indépendants; ils leur ont marqué le mépris le plus vif; ils leur ont annoncé que jamais ils ne s'entendraient avec eux. C'était du dégoût...

Or, aujourd'hui, il y a dans l'Hérault une élection qui n'est pas très commode pour les socialistes unifiés. Un socialiste indépendant les gêne, M. Salducci.

Qu'est-ce qu'un socialiste indépendant? — Une sorte de radical ou de radical-socialiste, et qui fait doublement horreur aux socialistes unifiés, comme radical et comme dissident.

Mais, autant les socialistes unifiés sont de vaillants théoriciens sur le velours quand ils ne sentent pas tout proche un intérêt électoral, autant ils deviennent sages, modestes et bons enfants, si l'intérêt électoral est en jeu.

Et, bref, le citoyen Jaurès, dans l'*Humanité*, demande à M. Salducci, très poliment, de bien vouloir se démettre en faveur du citoyen Reboul...

M. Salducci n'est-il pas socialiste, lui aussi? Voudra-t-il faire de la peine au parti socialiste?...

Outre d'aménité!... Quelle comédie, en outre!...

André Beaunier.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

L'*Action*, sous la signature de M. Henry Bérenger:

Les postiers:

Le gouvernement, qui préside nominativement M. Clemenceau, mais qui dirige effectivement M. Simey, a récemment suspendu de ses fonctions l'honorable M. Pauron, délégué des ouvriers des lignes.

Cette suspension, que M. Clemenceau avait sans doute promise à cet autre lui-même qui s'appelle Simey, a eu pour effet immédiat de rendre imminente la grève générale, non seulement des postes, télégraphes et téléphones, mais encore celle des chemins de fer et des usines maritimes.

Le cabinet Clemenceau a donc réalisé ce grand œuvre de grouper en un seul bloc près d'un million de fonctionnaires du gouvernement contre... le gouvernement.

L'*Aurore*:

Maintenant, ils sont en plein dans l'illégalité. Demain, ils feront grève. Ce sera la révolte. Et non pas comme dans les grèves d'ouvriers contre les patrons, une révolte permise, le plus souvent justifiée, sympathique même, mais une révolte inexcusable, parce que c'est contre la nation tout entière, qui leur a confié la bonne gestion de ses intérêts qu'ils se dressent. Qu'ils réfléchissent encore s'il en est temps.

L'*Éclair*:

Déclaration de M. Simey:

— Il y a plusieurs années déjà qu'existe dans le personnel de l'Administration postale un syndicat non autorisé, celui des sous-agents. Jamais nous n'avons voulu recevoir ses délégués. Eh bien! le vous le déclare, nous ne le recevons plus. Le syndicat qui vient d'être créé aujourd'hui, serait-il mille fois plus puissant qu'il ne le sera jamais, nous ne reconnaitrons pas son existence, nous ne recevons pas ses délégués et nous n'entendons ni en relation ni en discussion avec son bureau, non plus qu'avec aucun de ses membres ou qu'avec aucune personne qui voudrait le représenter.

L'*Humanité*, sous la signature de M. Jaurès:

M. Viviani disait, il y a quelques semaines: «No vous inquiétez pas des agitations inévitables; ce sont les bouillonnements de la démocratie». Et maintenant, il permet que cette démocratie bouillonnante soit révoltée, comprimée par des brutalités répressives.

M. Briand, dans ce discours de Neuchâtel qui était comme un acte de candidature à la présidence du Conseil, essayait une politique plus large. Il disait: «Ce n'est pas dans la répression que réside le salut. Et maintenant, il engage sa responsabilité dans la politique la plus rétrograde et la plus inintelligente qui ait été pratiquée en France depuis le ministère Charles Dupuy.

Et encore le ministère Dupuy s'effondra en scandale, parce que deux ministres radicaux, MM. Terrier et Peytral, ne voulurent pas s'associer plus longtemps à une politique aussi désastreuse.

Les ministres «socialistes» ne donneront pas à M. Clemenceau cet embarras.

L'*Lanterne*, sous la signature de M. Paul Boncour:

Sous prétexte d'exploiter la peur que provoque chez certains esprits timorés la révolte des fonctionnaires, contre qui profitant des abus qu'elle dénonce, défendent à rebrousse-poil le syndicalisme administratif ce qu'on appelle, d'un mot si juste et si laid: la politique alimentaire. Les autres saluent, au contraire, l'espérance du renouveau politique que le groupement corporatif des fonctionnaires porte en lui: ils savent que, sous des paroles excessives, malgré des actes, que justifie seulement l'anarchie présente, en dépit des exaltations de quelques démagogues, la grande masse des fonctionnaires attend que des réformes parfaitement compatibles avec le bon fonctionnement des services qu'ils assurent, et même nécessaires pour en assurer un meilleur rendement, telles enfin qu'en se libérant d'une discipline mécanique, hypocritement observée, et d'un favoritisme éhonté, s'ouvrent à eux, et à leur famille, les portes d'un avenir plus large que la politique des basses servitudes dans lesquelles elle sombre.

Paris-Journal:

Le plus grand tort qu'on ait causé peut-être à la classe ouvrière, c'est de l'avoir engagé à se renfermer dans la voie des violences, en lui faisant croire que les sanctions pénales n'intervenaient que pour la forme, puisque des amnisties périodiques en annihilaient régulièrement les effets.

Les grévistes se sont reposés sur ce qu'ils faisaient par considération comme la règle. Une bonne fois pour toutes, que les pouvoirs exécutif et législatif arrêtent la loi, et que tous sachant que les pouvoirs s'en tiendront à la loi. De la sorte point de surprises, chacun sait où il va.

Le Rappel:

Par ses provocations évidentes, ses brutalités excessives, ses maladroites volutes, ses promesses vaines, M. le président du Conseil veut déchaîner l'orage contre lequel il espère dresser son vieux parapetier torse.

C'est son unique et dernière chance de salut. Les postiers ne vont pas la lui donner.

ÉCHOS & NOUVELLES

Le Journal:

De New-York. On a arrêté, aujourd'hui, une jeune femme nommée Anna Heim, fille de service à l'hôtel Waldorf-Astoria, accusée d'avoir dérobé une paire de mitres de très grande valeur à un voyageur qui n'est autre que le professeur Pozzi, de l'Académie de médecine de Paris.

Un détective, chargé de surveiller les abords de l'hôtel, surprit les alibis et vint de la sorte à la connaissance d'un jeune homme inconnu à qui elle remit finalement les bijoux dérobés. On recherche ce complice.

Le Petit Parisien:

De Dreux. Les enfants du capitaine Lhuillier, du 101^e d'infanterie, jouaient dans le jardin de leurs parents.

La petite Marie, âgée de cinq ans, en ouvrant une porte donnant sur la Blaise, tomba à l'eau et se noya.

Le Petit Journal:

De Granville. Un Parisien descendu à l'hôtel de la Gare, où il s'est fait inscrire sous le nom de Simon, voyageur de commerce, s'est suicidé sur la grève du Nord d'un coup de revolver à la tempe gauche.

Gazette des Tribunaux

NOUVELLES JUDICIAIRES

A propos d'une traduction-adaptation de *Faust*, M. Henry Bataille et Mme Sarah Bernhardt sont en procès et se réclament réciproquement, à la 3^e Chambre du Tribunal, des dommages-intérêts.

Mme Sarah Bernhardt — ou plutôt ses conseils en son nom — expose ainsi les faits:

«J'ai accepté de faire représenter sur mon théâtre une traduction-adaptation de *Faust* de Goethe. M. Henry Bataille, l'auteur de cette traduction-adaptation, me remit les premiers tableaux de la pièce, qui devait comprendre douze tableaux. Je mis ces premiers tableaux à l'étude, j'engageai des artistes spéciaux, je fis exécuter des maquettes de décors et je fis faire les costumes des personnages. Je dépensai ainsi une cinquantaine de mille francs. Au cours des répétitions, il devint de toute évidence que des modifications s'imposaient sous peine de compromettre le succès de la pièce. Les modifications que consentit à faire M. Henry Bataille étaient insuffisantes.

«Le 13 février 1908, j'invitai M. Bataille à reprendre sa traduction-adaptation de *Faust* pour la remanier. M. Bataille me faisait bientôt savoir que, sa pièce ne continuant pas à être répétée, il me réclamait une indemnité de 20.000 francs. Je protestai et déclarai être prêt à reprendre les répétitions de *Faust* sitôt que M. Henry Bataille aurait fait les rectifications indispensables. M. Bataille ne fit pas les remaniements demandés. Aussi, tant à titre d'indemnité que pour réparation du préjudice qui m'a été causé, je réclame à M. Henry Bataille une somme totale de 50.000 francs.

«M. Henry Bataille présente naturellement les faits sous un jour quelque peu différent.

Suivant, dit-il, des conventions verbales, en date du 17 décembre 1906, Mme Sarah Bernhardt a pris vis-à-vis de moi l'engagement de jouer, pendant la saison 1906-1907, et comme second spectacle après *La Vierge d'Avila*, c'est-à-dire immédiatement après les *Bois-fans*, de Miguel Zamacoïa, une adaptation que j'étais en train de faire de *Faust*. Par convention du 6 mai 1907, les représentations de la pièce furent remises à la saison 1907-1908, mais à cette condition formelle que *Faust* devait passer au plus tard le 1^{er} mars 1908, quel que fût le succès de la pièce alors en cours de représentation. Un dédit de 20.000 francs était stipulé. La pièce fut mise en répétition. Au dire de Mme Sarah Bernhardt, les décors étaient faits et les costumes commencés, quand soudainement la directrice du théâtre Sarah-Bernhardt ne fit savoir que ma pièce était «assommante», «mortelle» et «qu'elle ferait le plus joli tour qui soit». Elle refusait de la jouer et m'invitait à en faire une autre... Je réclame à Mme Sarah Bernhardt les 20.000 francs de dédit stipulés.

«Les parties en cause étaient représentées à la 3^e Chambre du tribunal, par M^{rs} Clunet et Chenu.

«M^{rs} Clunet a plaidé pour Mme Sarah Bernhardt.

«M^{rs} Chenu prendra la parole, mercredi prochain, au nom de M. Henry Bataille. M. le substitut Pédellier occupe le siège du ministère public.

Les débats du procès de M. Boni de Castellane, député des Basses-Alpes, intenté à la princesse de Sagan, afin d'obtenir que la garde des trois enfants de Castellane soit retirée à son ex-femme, ont commencé hier, à la 1^{re} Chambre de la Cour, que présidait M. Bonnet.

Infinitement moins courts qu'une première instance, ces débats n'ont jusqu'ici révélé aucun fait nouveau.

M^{rs} Henry Bonnet a plaidé pour M. Boni de Castellane.

A huis clos, M^{rs} Albert Clemenceau et Jullien prendront la parole aux noms de la princesse et du prince de Sagan.

Intérim.

(DE NOTRE CORRESPONDANT)

Chalon-sur-Saône. — L'assassinat de Châteauneuf. — Ce soir se sont tenues, dans la Cour d'assises de Saône-et-Loire, les débats de l'affaire de l'assassinat du fermier Bernard, de Châteauneuf. Celui-ci fut tué par son garçon de ferme Bonin, âgé de dix-neuf ans, que la femme Bernard poussa elle-même au crime, en lui disant: «Tue-le! Je t'épouserai ensuite, tu auras tout le domaine à toi».

Bonin est condamné à dix ans de travaux forcés et la femme Bernard à vingt ans de la même peine.

Odol
(dentifrice absolument incomparable)

Nouvelles Diverses

UN DRAME A SAINT-LEU

La Compagnie du gaz fait exécuter en ce moment à Saint-Leu-Taverny, à la lisière de la forêt de Montmorency, d'importants travaux, pour lesquels elle emploie une forte équipe d'ouvriers. Ces ouvriers travaillent constamment la nuit, de la nuit de la coquette petite ville. Lorsqu'ils ont bu, ils parcourent les rues, cherchant des querelles à tout le monde.

Hier soir, une dizaine d'entre eux, parmi lesquels une femme en cheveux, d'allures équivoques, se présentèrent rue du Château, à un débit de vins qui était fermé et prétendirent forcer le débitant à le rouvrir pour eux. Comme de sa fenêtre, il essayait de les raisonner, ils se mirent à arracher les volets, lançant en même temps des volées de pierre contre les fenêtres.

Epouvanté, le commerce décrocha un fusil suspendu dans sa chambre et fit feu dans le tas. Un des assaillants tomba. Les autres, dégoûtés, prirent la fuite. Ramassé par le marchand de vins et des voisins attaqués par le tumulte, blessé, un jeune homme âgé de dix-sept ans, nommé Paul Lefebvre, originaire de Cormeilles, a reçu les soins du docteur Calais, qui a constaté deux graves blessures à l'œil et à la main droite. Il a refusé de porter plainte et est soigné chez le débitant. La Compagnie a immédiatement congédié Lefebvre, causé de cette échouée, qui a causé une vive émotion parmi les Parisiens en villégiature dans le pays.

UN CAMBRIOLAGE FAUCON SAINT-HONORÉ. La nuit dernière, vers trois heures, le gardien du square du Roule entendait du bruit

dans les magasins de M. Cortil, fabricant de pianos, courait chercher deux gardiens de la paix, et surprit, avec eux, deux cambrioleurs, qui cherchaient à fracturer le coffre-fort de M. Cortil.

Ces deux malfaiteurs avaient déjà dérobé dans différents tiroirs de bureaux une somme de 1.800 francs.

L'un d'eux est un ancien employé de M. Cortil.

UN FORCENÉ

Un nommé Marcel Chourand, âgé de vingt ans, engagé volontaire au 9^e colonial, et actuellement détaché à la section des secrétaires de l'état-major colonial, rue de Bellechasse, causait hier du scandale dans un café du boulevard de Clichy.

Des agents étant intervenus, Chourand les injectait et, s'élançant sur eux, les frappait violemment.

Mais à grand peine, il a été remis à un piquet de la caserne de la Pépinière qui avait été requis.

Jean de Paris.

AVIS DIVERS

A mode en ameublement est à l'Ancien. Si vous vous installez, venez donc voir chez le Tapisserieur DAGER, 40, rue Vivienne, ses reproductions du plus pur style qu'il vend à des prix très modérés.

LA PLUS PURE, LA PLUS LIMPE

VITTEL-ALPHA

CONTREXÉVILLE PAVILLON
Régime classique des Gravelleux.

N'oubliez naturellement les points noirs de votre nez avec l'ANTI-BOLBOS de la Parfumerie exotique, 35, r. d. Septembre, qui essuie l'épiderme et lui rend blancheur et netteté.

LES THÉÂTRES

Théâtre Réjane: *Le Refuge*, pièce en trois actes, de M. Dario Nicodemi.

Le Refuge est le nom de la propriété où M. Gérard de Volmiers se retire en compagnie de sa femme, après avoir rompu tout commerce avec le monde. Quelle est la cause de cette humeur chagrine et de cette misanthropie? Des affaires de cœur assez complexes que M. Dario Nicodemi, en un premier acte rapide, expose avec une vigoureuse sobriété. Si M. Gérard de Volmiers se réfugia en ce coin écarté du littoral méditerranéen qui est bien l'endroit le plus agréable où «d'être homme d'honneur on ait la liberté», c'est qu'il éprouva, comme mari, d'amers déboires. Sa femme, qui avait épousé par amour, l'a trompé. Il connaît les dates et les circonstances des adultères de Juliette; la crainte de chagriner sa mère par le spectacle d'un drame domestique l'empêche seule de demander le divorce. Mais la pitié filiale lui inspira mieux que le pardon: une feinte ignorance. Gérard de Volmiers pense sans doute comme ce personnage d'Emile Augier selon lequel les enfants «n'ont qu'à vivre heureux pour n'être pas ingrats». Sa résignation héroïque, si favorable aux expériences de Juliette, donne du moins au ménage un air de régularité paisible, et il se console de souffrir en songeant qu'il souffre seul.

L'auteur du *Refuge* a choisi pour engager l'action de sa pièce le moment où cette âme repliée sur elle-même et qui fut longtemps meurtrie s'ouvre de nouveau aux émotions de l'amour. Mais cette révolution n'a point modifié ses habitudes de sauvage, et comme il s'isolait jadis dans la bibliothèque pour ruminer ses chagrins, il s'y isole désormais pour savourer son bonheur. La personne à laquelle il doit sa renaissance est une jeune fille qui est, depuis un mois, l'invitée de Mme de Volmiers. Elle est là, en villégiature avec ses parents, sa sœur et même son fiancé. M. Dario Nicodemi s'applique avec beaucoup de soins à rehausser de rares scrupules le roman de cette demoiselle délaquée. Mlle Dora Lacroix est une riche héritière que le dégoût des soupçons, attirés par sa dot, maintint dans le célibat jusqu'à ses environs de la trentaine. Gérard la connaît d'abord par la générosité et par la violence de ses sentiments. Enfin, son aventure a un air d'audace et de belle imprudence qui la sauve, à ses propres yeux, de la vulgarité et de la bassesse.

La liaison, on le conçoit, est ignorée de tous. Juliette de Volmiers l'apprend dans des conditions singulières.

Elle rentre à la maison, après avoir fait, avec des amis, une longue promenade qu'un accident d'automobile faillit rendre tragique. La tranquillité avec laquelle son mari écoute le récit de l'événement l'irrite, la révolte, la froisse. L'indifférence de Gérard ne lui semble pas seulement monstrueuse, mais encore inconvenante. Elle soulaitrait que devant le monde, au moins, il lui fit la politesse d'un geste d'indignation. Ces griefs sont l'objet d'une scène conjugale que Juliette ne tarde pas à provoquer et qui empile, pour ainsi dire, le premier acte. Morne et silencieux d'abord devant les reproches de sa femme, M. de Volmiers finit par s'échauffer, son cœur trop longtemps contenu se libère avec véhémence. Et il ne se contente point d'annoncer à sa femme qu'il connaît ses trahisons, il lui apprend qu'il en est consolé. L'impétuosité de Gérard laisserait supposer peut-être qu'il reste tout de même un peu de rancune dans sa colère. Il n'en est rien. Ce n'est pas le souvenir du passé qui l'exalte, c'est l'ivresse du présent. Abasourdi par une attaque si brusque, Juliette, après une faible défense, renonce à se disculper. La situation, nettement établie, est assez forte. M. Dario Nicodemi l'a développée avec une ingéniosité remarquable de technicien théâtral, en sacrifiant peut-être trop complaisamment la curiosité du psychologue aux exigences du dramaturge.

Car c'est un fait accidentel qui règle désormais la marche des événements et imprime au drame sa direction. Dora et Gérard s'attardent toute une nuit dans la bibliothèque, et ce sont les cris des parents, auxquels on vient de signaler la disparition de la jeune fille, qui les rappellent à la réalité. Quel parti prendra en une si délicate conjoncture? M. de Volmiers cache sa maîtresse dans une pièce voisine, puis il fait appel à sa femme en la pressant de consentir au divorce. Mais Juliette, qui était prête à acquiescer sa faute, refuse de se soumettre aux exigences de Gérard quand elle sait qu'il a des torts égaux aux siens. L'arrivée de M. de Saint-Aignan, le fiancé de Dora, aggrave encore les diffi-

cultés. Ce gentilhomme, qui est un «arriviste» féroce et sans scrupules, a dévotement l'intrigue de M. de Volmiers, et la pécunielle de Dora ne le détourne aucunement de ses projets. Un étrange dialogue s'engage alors entre le gredin, qui étale sa turpitude avec une extraordinaire franchise, et Gérard qui le supplie, avec une inconcevable candeur, de renoncer à la main de Mlle Lacroix. Est-ce donc que cette demoiselle n'aurait pas voix prépondérante au chapitre où serait-elle, par hasard, une personne dont le cœur s'accommoderait d'une telle combinaison? L'insistance de M. de Volmiers nous paraît inexplicable; le personnage nous étonne encore davantage quand, pour triompher définitivement de son rival, il va chercher Dora, l'oblige à comparaître et se prononce entre lui et M. de Saint-Aignan. La situation est pénible et on pense que Gérard aurait obtenu aisément et avec moins d'éclat le consentement dont, avec un peu de réflexion, il n'aurait jamais douté. Mais M. de Saint-Aignan, en partant, lance un trait empoisonné: après avoir dit à Dora qu'il lui ramène M. de Volmiers, il lui annonce que Gérard, en la séduisant, voulait d'abord exercer une revanche.

Cette déclaration est le prétexte d'un nouveau revirement. Dora, froissée d'être l'enjeu d'un tel marché, repousse à son tour l'idée de devenir un jour l'épouse de l'homme auquel elle se donna. Elle n'est pas seulement atteinte dans son amour, elle est aussi blessée dans son orgueil. Il lui semble qu'en abandonnant pour elle une femme tarée, M. de Volmiers fait un sacrifice facile et inégal à la valeur qu'elle s'attribue. Il y a un calcul des équivalences qui surprend un peu chez une amoureux. Cette complaisance sentimentale est du moins l'occasion d'une scène originale et émouvante. Mme de Volmiers, qui a émis le dessein de son mari de redouter les pires catastrophes, entreprend d'apaiser la fièvre ombrageuse de Dora; avec une humilité, elle lui avoue que son mari ne souffrirait jamais de ses faiblesses et ne l'aima pas assez pour l'honneur des reproches. Ainsi, par ce sacrifice presque surhumain, qui rachète à ses propres yeux ses anciennes fautes, la pauvre femme attend avec résignation l'heure du destin tandis que son mari, ivre d'indifférence, sourit à l'avenir avec une joie impudique.

Cette pièce, qui révèle chez M. Dario Nicodemi de sérieuses qualités d'homme de théâtre, a obtenu un vif succès. Elle a trouvé en Mme Réjane et en Mlle Blanche Toutain d'admirables interprètes. Mme Réjane représentait le personnage de Juliette de Volmiers; la grande artiste a exprimé avec un charme et une puissance singuliers les nuances de ce caractère, capable de toutes les faiblesses et de toutes les énergies; on lui réserve le plus triomphal accueil. Mlle Blanche Toutain a fait de cette fille spontanée, ardente, impétueuse, qui est Dora, une création d'une vérité saisissante. M. Claude Gavy, dont on apprécie depuis longtemps le talent sobre et vigoureux, mérita dans le rôle de Gérard de Volmiers, les plus chaleureux applaudissements. On a goûté la distinction de M. Duquesne, plein d'autorité dans le personnage de M. Lacroix; et l'on a admiré la simplicité naturelle et émouvante de Mlle Daynes-Grassot, parfaite dans le rôle trop court de Mme de Volmiers mère.

Francis Chevassu.

LA SOIRÉE

LE REFUGE

AU THÉÂTRE RÉJANE

Il y a un proverbe qui dit que tout vient à point à qui sait attendre. Mme Réjane a su attendre, et voici qu'elle a vu un gros succès lui venir à point.

Quand je dis «à point», évidemment j'exagère, parce que Mme Réjane eût préféré que ce gros succès lui vint plus tôt, mais quoi? rien se peut attendre, et l'essentiel, en définitive, c'est que ce succès, même un peu flâneur, soit enfin arrivé rue Blanche et s'y installe pour longtemps.

Il s'en est fallu de peu, par exemple, que ce succès ne se trompât de porte, car *Le Refuge*, présenté à Gémier et reçu aussitôt par lui, devait être joué cette saison boulevard de Strasbourg... C'est l'arrivée de *Master Bob* au poteau de la réussite en valant, dans un fauteuil, dans une centième, qui dérangea la combinaison... *Le Refuge* resta en panne, et comme il y avait une place à prendre au théâtre Réjane, il s'y glissa avec cette désinvolture bien connue des manuscrits disponibles.

Et cela prouve une fois de plus, dirait M. Prudhomme, que les certitudes théâtrales sont d'elles-mêmes d'instinct.

Voilà donc enfin un de nos théâtres les plus parisiens, dirigé par l'artiste qui personifie le parisianisme le plus raffiné, en possession d'un succès incontestable.

Le piguant de l'aventure, c'est que ce théâtre et cette artiste-directrice éminemment parisiennes, après avoir espéré conquérir un succès bien parisien, grâce à l'intervention de nos auteurs les plus parisiens, doivent finalement la franchise réussie à un dramaturge dont le nom n'a vraiment rien des euphonies notoires parisiennes: M. Dario Nicodemi.

M. Dario Nicodemi ne cherche pas du tout, d'ailleurs, à faire croire qu'il est né rue Montmartre d'une famille domiciliée dans la Cité depuis la fondation de Lutèce, non! M. Dario Nicodemi n'est autre qu'un jeune homme, pour son usage la fameuse devise des Rohan: «Parisien ne puis, simulateur ne daigne, figure parisienne je suis!»

M. Dario Nicodemi nait surtout connu jusqu'à présent comme administrateur et secrétaire général accueillant et aimable du théâtre de la rue Blanche; on savait aussi, vaguement, qu'il se piquait de littérature, qu'il avait adapté *Raffaële*, fait représenter à Bruxelles une *Hirondelle*, et à Paris une *Survenante* qui n'était pas sans intérêt; mais il lui manquait, pour conquérir en France la vaine notoriété dramatique, étant donné l'exotisme de son nom, ou d'habiter dans un pays étranger, très loin, ou de dérocher l'éclatante timbale.

Se faire une mystérieuse et exotique personnalité littéraire en habitant loin d'ici? Peut-être... Mais où? Songez que M. Dario Nicodemi est italien mais qu'il a grandi à Buenos-Aires dans l'intimité de la langue... espagnole! Alors? Devait-il se faire une personnalité Toscane, devenir un auteur argentin ou bien un littérateur castillan? Devant la crainte de cette énigme, M. Dario Nicodemi n'hésita pas, il opta pour le décrochement de la timbale éclatante et se mit bravement à apprendre le français. Le français, il y a huit ans, il n'en savait pas un mot! Comment en huit ans l'apprenti de façon à l'écrire sans accent, et de façon à écrire une remarquable comédie en trois actes, c'est là un de ces mystères que MM. Lhomond et Chapsal pourraient seuls nous expliquer s'ils étaient encore en activité grammaticale!

Le Refuge, très bien joué, est monté avec le soin et le goût qui ont fait la marque de la maison de la rue Blanche.

M'en tiendrais à cette concise appréciation.

tion de prospectus, les vrais succès, à l'inverse de César, n'ayant pas besoin de commentaires...

Un Monsieur de l'Orchestre.

LES CONCERTS

Les musiciens du Tonkünstler-Orchester ont tout lieu d'être satisfaits de l'accueil que leur a réservé le public parisien.

Le succès qu'ils ont obtenu, eux et leur remarquable chef, M. Lassalle, à leur dernière séance, compte parmi les plus grands qu'on ait vus à Paris: rien n'a manqué à l'enthousiasme, pas même un *bis* de quelque importance: celui de l'ouverture de *Tannhäuser* tout entière.

Deux œuvres nouvelles donnaient à cette séance un intérêt très vif: la première audition à Paris de la 4^e Symphonie de Bruckner et de la 1^{re} Symphonie de Mahler.

Il y a déjà plusieurs années, Charles Lamoureux tentait de faire connaître le premier de ces compositeurs en jouant sa 2^e Symphonie; M. Hasselmans, à son dernier, exécutait la 8^e; j'avais eu l'occasion d'autre part d'en entendre une troisième, dont le numéro d'œuvre m'échappa, dirigée en Autriche, à Salzbourg, par M. Richard Strauss.

L'impression, à chaque audition, demeurait identique: d'une évidente bonne volonté, d'un tempérament infiniment sympathique et aussi, hélas, d'une absence presque totale de plan et d'idées significatives.

Bruckner, presque inconnu en France, y jouit cependant d'une sorte de réputation où se joignent la déférence et une curiosité un peu méfiante. D'où vient qu'en Allemagne on fasse si grand cas d'une œuvre qui apparaît aux Français aussi faible?

Est-ce l'enthousiasme courageux que Bruckner ne cessa de manifester en faveur de Wagner? Est-ce la personnalité moins sympathique de Brahms qu'on lui opposa sans relâche? Est-ce le «gemuth» un peu naïf, mais toujours grandiloquent de sa musique? On ne sait. Toujours est-il que la 4^e Symphonie, dite «romantique», ne justifie son titre qu'à condition de considérer le romantisme comme l'expression des idées les plus creuses présentées dans la forme la plus désordonnée et la plus grandiloquente.

Dès les premières mesures de la Symphonie de M. Gustave Mahler, on se sent en présence d'un tout autre musicien, d'un tout autre musique. Ici plus de vieillard bonhomme, mais encombrant, plus de braves idées un peu trop proches de l'enfantillage; mais un homme, un artiste et parfois un poète.

Ceux qui ont eu le bonheur d'entendre M. Mahler à Londres ou à Vienne savent qu'il est parmi les chefs d'orchestre contemporains l'un des plus admirables. Le compositeur était chez nous presque inconnu. L'audition qu'a donnée M. J. Lassalle de sa 1^{re} Symphonie nous fait regretter d'ignorer encore les autres. Ce n'est pas que tout y soit d'une égale beauté; c'est une œuvre de jeunesse; mais le musicien qui écrivit à vingt-cinq ans celle-ci est à coup sûr un maître digne de toute attention. Plutôt qu'une symphonie, dont elle n'a guère l'ampleur d'idées, c'est une succession d'impressions; mais ces impressions sont parfois notées avec une saisissante poésie: tel est le début du premier mouvement dont les longues lignes et les touches pittoresques des «bois» sont pleines du mystère le plus sensible; tel est aussi l'*andante*, qui n'est pas seulement un jeu très réussi de timbres, mais aussi l'expression d'un humour bien particulier. Une phrase détone dans cet ensemble distingué et toujours intelligent: c'est la seconde idée du finale; idée fâcheuse qui pourrait un instant faire croire au mauvais goût de son auteur, si d'autres pages, une pensée plus distinguée ou plus significative, ne venaient la démentir.

C'est l'honneur de M. Lassalle de nous avoir fait connaître M. Mahler, et, par la traduction poétique et expressive, de nous avoir donné la curiosité de le mieux connaître.

Parmi les récents concerts de musique de chambre, je vous signalerai celui qu'a donné le pianiste Armand Ferté avec le concours de Mme Jeanne Rannay. M. Ferté, dont le talent a singulièrement mûri durant ces dernières années, a exécuté dans un style sobre et très musical la sonate op. 27

Caillavet, après une discussion à laquelle ont pris part MM. Vanloo, Pierre Weber, Simon et Monréal, s'est rallié à l'idée d'attribuer à la Caisse des pensions le montant du magnifique don que le baron Henri de Rothschild a fait à la société.

Le groupe s'est associé avec unanimité à l'expression de gratitude très sincère que M. Paul Hervieu avait déjà adressée au généreux donateur. Le nom du baron Henri de Rothschild figurera désormais sur la table de marbre placée à l'entrée de l'hôtel des Auteurs et où sont inscrits les bienfaiteurs de la société.

Mlle Jeanne Chasles a obtenu hier, dans une matinée privée, au théâtre Michel, un véritable triomphe avec sa création nouvelle, un délicieux petit ballet à deux personnages, *Faunes de Delft*, que l'exquise artiste a dansé avec Mlle Lozeron.

Demain :

Mlle Lina Cavalieri chantera demain *Thais* une dernière et dernière fois, à l'Opéra. Athanasi sera interprété par son créateur, M. Delmas.

Au jour le jour :

L'Opéra-Comique affiche : Pour demain soir, la dernière représentation d'*Phigénie en Tauride*, avec Mme Rose Caron (la grande artiste sera entourée, comme d'habitude, de ses brillants partenaires : MM. Fodorov, Glasse et Allard).

Pour après-demain dimanche et pour la première fois en matinée, *Solange*. Le charmant ouvrage de MM. Ad. Aderer et Salvayre sera interprété par les créateurs : Mlle Vallandri, MM. Francell, Allard, Cazenove et Delvoye. Pour lundi soir, en représentation, *Orphée*, Mlle Alice Havaux et Mlle Heilbrunner figureront en tête de la distribution.

De divers côtés, on nous demande quand Mme Marguerite Carré chantera *la Vie de bohème*. Nous croyons savoir que l'Opéra-Comique annonce la représentation de cette œuvre, avec l'éminente artiste dans le principal rôle (un de ses plus grands succès), pour le jeudi prochain 13. Il sera prudent de ne pas attendre le dernier jour pour louer.

Deux premières vont se suivre à un court intervalle, salle Favart : celle du nouveau spectacle : *Myrtil et le Cœur du moulin*, que, seule, l'indisposition de M. Jean Périot a retardé, et celle de la reprise de *la Flûte enchantée*, qui passera vers la fin de ce mois.

Le Vaudeville affiche pour ce soir, demain samedi et après-demain dimanche, les trois dernières représentations de *l'Épave*, le spirituel et profond comédien de M. Léon Gaudillot, si apprécié de tous ceux qui aiment le grand et beau théâtre.

Une ingénieuse idée de loterie est celle qui sera appliquée à la belle matinée du jeudi 13 mai, au Gymnase : Mmes Séverine et Yvette Guilbert seront mises en loterie ! C'est-à-dire que les trois actes de la comédie dramatique jouée par Mme Yvette Guilbert et les meilleurs comédiens du théâtre du Parc de Bruxelles, une tombola sera tirée.

Les numéros correspondront à ceux des sièges occupés par le public et le premier numéro sorti gagnera d'avoir à domicile une cassolette de Séverine et des chansons dites par Yvette Guilbert.

Le samedi 15 mai recommenceront, au Théâtre municipal de la Gaité, les admirables représentations d'Isadora Duncan et de son école d'enfants. M. Edouard Colonne, cette fois, conduira l'orchestre, qui exécutera non seulement des pages de Gluck et de Beethoven, mais encore des fragments des grands classiques.

On peut louer dès aujourd'hui pour ces représentations, données en soirée, et qui présenteront un caractère si élevé d'art et de poésie.

Dans la *Glu*, débitera, à la Porte Saint-Martin, Mlle Jeanne Ugalde dont le jeune et gracieux talent s'est déjà manifesté à la Comédie-Royale et aux Folies-Dramatiques. Mlle Jeanne Ugalde jouera le rôle de Madelon, et, si nous en croyons des bruits de coulisse, elle y sera charmante, et digne de son nom.

La répétition générale de *la Glu* à la Porte Saint-Martin est définitivement fixée au 14 mai. Nous publions demain la distribution complète de l'ouvrage.

INSTANTANÉ

Thérèse CERNAY

C'est le charme, la gaieté, l'esprit parisien dans ce qu'il est de plus direct et de plus spontané.

Aux Nouveautés, à la Gaité, on apprécie les rares qualités de la divette, qui mit sa verve et sa belle humeur au service de tant d'opérettes et de revues. Mais depuis deux ans, après de patientes et intelligentes études, Thérèse Cernay, tout en gardant son don de sauterie, est devenue une exquise et parfaite chanteuse de style et une comédienne singulièrement adroite et avisée. On peut en avoir chaque soir la preuve à l'Apollon où Thérèse Cernay joue avec le plus vif succès le rôle de Nadia dans la *Veuve joyeuse*, et où elle vient d'interpréter avec autant de réel talent que de zèle obligant le rôle de Missia Palmieri pendant les trois jours où miss Constance Dreyer, par suite d'un léger accident, dut garder la chambre.

Et c'est une joie que de voir chaque soir triompher, l'une à côté de l'autre, deux telles artistes — l'une si délicieusement britannique, l'autre si allègrement française. Jamais l'entente cordiale n'a été plus gracieusement incarnée.

M. Eugène Héros a engagé M. Collen, l'excellent comédien du Gymnase. M. Collen débute au commencement de la saison prochaine au Palais-Royal.

Constans, en attendant que *Monsieur Zéro* marche allègrement vers la 200^e.

La représentation organisée au bénéfice de Mme veuve Conti, pour le lundi 10 mai, au théâtre Antoine, en matinée, sera magnifique comme programme.

L'Opéra, la Comédie-Française, l'Opéra-Comique, les Variétés, le Vaudeville, le Gymnase seront représentés par quelques-uns de leurs vedettes.

Les plus grands artistes de Paris ont offert spontanément leur concours et la location déjà réalisée fait espérer que la salle sera particulièrement élégante.

On est prié de ne pas attendre le dernier jour pour louer au théâtre Antoine.

Les conférences de M. Maurice Lefèvre, à la Comédie-Royale.

M. Henry Caen nous écrit :

Paris, le 6 mai 1909.

Mon cher ami,

Monsieur Lefèvre, à la Comédie-Royale, le verre d'eau du confesseur... Ça n'a pas été tout seul ! Imaginez-vous que ce diable d'homme émettait la prétention de ne plus parler en public ! Comme il était sûr de lui !

Il faut, dans la vie, obéir à sa destinée... Celle de Maurice Lefèvre est de parler ! Il faut qu'il parle !

Et combien de gens sont de mon avis ! Tous ceux, d'abord, qui s'empresment mardi dernier, à la Comédie-Royale, et tous ceux qui viendront non seulement aujourd'hui, mais à toutes ses autres conférences.

Une conférence de Maurice Lefèvre !... Dites cela à haute voix et vous vous rendez compte que ces simples mots vont un petit air de participation tout à fait engageant.

Une conférence de Maurice Lefèvre !... C'est



M^{re} Réjane

M. Garry

M. Castellan

une heure de charme... Une heure légère qui passe avec la rapidité du plaisir et de la joie !

Une conférence de Maurice Lefèvre !... C'est aussi l'évocation d'un parterre de femmes exquises applaudissant de toute la force de leurs nerfs de jolies pensées, joliment dites dans un cadre joli !

Tout et bien à vous.

Henry CAEN.

Une des plus jolies scènes de l'amusante revue du Tréteau-Royal est certainement celle où Mlle May Melsa fait applaudir, le plus gracieusement du monde, ses couplets d'invitation à l'inauguration de la statue de Mistral. Cette scène est un des « clous » de la spirituelle revue de MM. Henri Grégoire et Joe Bridge, un des « clous » aussi du très original spectacle.

Le théâtre Molière annonce, pour ce soir, à huit heures et demie, la répétition générale d'un nouveau spectacle : *la Retenue*, trois actes de MM. François-Guillaume de Maigret et Paul Genève, et *la Bande à Chicot*, comédie bouffonne en deux actes de MM. Paul Segonzac et Robert Savoy.

Les critiques, soirs et courriers sont invités au spectacle : des places leur sont réservées.

De Monte-Carlo :

Le charmant opéra-comique, *Hans, le joueur de flûte*, de MM. Maurice Vaucadre, et Michel, musique de maître Louis Ganne, vient de triompher de nouveau sur la scène de Monte-Carlo.

L'interprétation, rendue en toute perfection, comprenait : l'exquise divette, Mlle Germaine Charley ; Mlle Lucette de Verly, pimpante et délurée ; Mlle Marie Lhéry, amusante, pétillante et charmante ; M. Fervy, excellent chanteur et comédien ; M. Albert, élégant, aisé, d'un jeu facile et séduisant ; M. Berthaud, d'une voix bien timbrée ; MM. Poudrier, un bourgeois épique ; Maurice Lamy, très fantaisiste, etc.

L'orchestre, sous la direction de l'auteur acclamé, M. Ganne, assurait l'interprétation de la délicieuse partition.

De notre correspondant de Bruxelles :

La troupe illupitienne de Rome, que les Parisiens ont entendue dernièrement au Théâtre-Lyrique dans *Lucie de Lammermoor*, a fait ses débuts au théâtre des Galeries dans la *Geisha* de M. Sydney Jones. Dans la gaité un peu puérile de cette opérette, la précocité des petits virtuoses, parut mieux à sa place que dans les grandes manifestations de passion de *Lucie*. Elle a permis d'apprécier le riche soprano de Mlle Lucia Castaldi dans le rôle de Mimosa et la voix douce de la mignonne Rita Gambini (lady Constance). Gros succès pour ces deux artistes-prodiges ainsi que pour Dora, Vittoria Gamba, Oreste Camorra, que vous avez déjà applaudis à Paris et que vous applaudirez encore dans la *Geisha*.

Serge Basset.

Le spectacle de l'Apollon où Thérèse Cernay joue avec le plus vif succès le rôle de Nadia dans la *Veuve joyeuse*, et où elle vient d'interpréter avec autant de réel talent que de zèle obligant le rôle de Missia Palmieri pendant les trois jours où miss Constance Dreyer, par suite d'un léger accident, dut garder la chambre.

Et c'est une joie que de voir chaque soir triompher, l'une à côté de l'autre, deux telles artistes — l'une si délicieusement britannique, l'autre si allègrement française. Jamais l'entente cordiale n'a été plus gracieusement incarnée.

M. Eugène Héros a engagé M. Collen, l'excellent comédien du Gymnase. M. Collen débute au commencement de la saison prochaine au Palais-Royal.

Constans, en attendant que *Monsieur Zéro* marche allègrement vers la 200^e.

La représentation organisée au bénéfice de Mme veuve Conti, pour le lundi 10 mai, au théâtre Antoine, en matinée, sera magnifique comme programme.

L'Opéra, la Comédie-Française, l'Opéra-Comique, les Variétés, le Vaudeville, le Gymnase seront représentés par quelques-uns de leurs vedettes.

Les plus grands artistes de Paris ont offert spontanément leur concours et la location déjà réalisée fait espérer que la salle sera particulièrement élégante.

On est prié de ne pas attendre le dernier jour pour louer au théâtre Antoine.

Les conférences de M. Maurice Lefèvre, à la Comédie-Royale.

M. Henry Caen nous écrit :

Paris, le 6 mai 1909.

Mon cher ami,

Monsieur Lefèvre, à la Comédie-Royale, le verre d'eau du confesseur... Ça n'a pas été tout seul ! Imaginez-vous que ce diable d'homme émettait la prétention de ne plus parler en public ! Comme il était sûr de lui !

Il faut, dans la vie, obéir à sa destinée... Celle de Maurice Lefèvre est de parler ! Il faut qu'il parle !

Et combien de gens sont de mon avis ! Tous ceux, d'abord, qui s'empresment mardi dernier, à la Comédie-Royale, et tous ceux qui viendront non seulement aujourd'hui, mais à toutes ses autres conférences.

Une conférence de Maurice Lefèvre !... Dites cela à haute voix et vous vous rendez compte que ces simples mots vont un petit air de participation tout à fait engageant.

Une conférence de Maurice Lefèvre !... C'est

une heure de charme... Une heure légère qui passe avec la rapidité du plaisir et de la joie !

Une conférence de Maurice Lefèvre !... C'est aussi l'évocation d'un parterre de femmes exquises applaudissant de toute la force de leurs nerfs de jolies pensées, joliment dites dans un cadre joli !

Tout et bien à vous.

Henry CAEN.

Une des plus jolies scènes de l'amusante revue du Tréteau-Royal est certainement celle où Mlle May Melsa fait applaudir, le plus gracieusement du monde, ses couplets d'invitation à l'inauguration de la statue de Mistral. Cette scène est un des « clous » de la spirituelle revue de MM. Henri Grégoire et Joe Bridge, un des « clous » aussi du très original spectacle.

Le théâtre Molière annonce, pour ce soir, à huit heures et demie, la répétition générale d'un nouveau spectacle : *la Retenue*, trois actes de MM. François-Guillaume de Maigret et Paul Genève, et *la Bande à Chicot*, comédie bouffonne en deux actes de MM. Paul Segonzac et Robert Savoy.

Les critiques, soirs et courriers sont invités au spectacle : des places leur sont réservées.

De Monte-Carlo :

Le charmant opéra-comique, *Hans, le joueur de flûte*, de MM. Maurice Vaucadre, et Michel, musique de maître Louis Ganne, vient de triompher de nouveau sur la scène de Monte-Carlo.

épécimen unique de la race sinécure les recettes déjà si belles du premier de nos music-halls ont encore augmenté de 2,000 francs par soirée. Et les Folies-Bergères refusent encore... refusent toujours du monde.

Parisiana consacre, une fois de plus, la vitalité de l'opérette avec son nouveau succès, *Al-Bébé ou les Quarante Voleuses*, de MM. Codely et Tréha. Chaque soir, l'exquise troupe des voleuses d'Al-Bébé et la désopilante brigade des carabiniers obtiennent une ovation des spectateurs. La partie concert avec le troupier Lérie et Mme Gisèle est également très appréciée.

Étrange aventure, la pièce si curieuse qui précède *Al-Bébé*, continue de recevoir le plus brillant accueil et sera, la saison prochaine, représentée sur de nombreuses scènes en France et à l'étranger.

MM. Marcel Guillemain et Jacques Bernoulli, les auteurs de l'amusante pièce militaire de la Cigale, *Amour et pistolet*, viennent de traiter avec plusieurs directeurs des grands établissements de province pour les représentations de cette pièce dès le début de la saison prochaine.

Voilà qui confirme l'immense succès de *l'Amour et pistolet* remporté tous les soirs avec Allems, Dorville, Albens, Charlotte Martens, Poquelon, Delorge, en tête de l'interprétation.

Plusieurs personnes ont écrit à la Boite à Fursy pour demander s'il y aurait une matinée autre que celle annoncée pour demain samedi avec le spectacle actuel ? Nous pouvons répondre par la négative : il n'y aura qu'une seule matinée, samedi 8 mai, à trois heures, et à aucun prix Fursy n'en donnera une seconde.

Les promenades de l'Université des Amateurs, 51, rue Saint-Georges, Lundi 10 mai : Excursion à Compiègne. Conférence par M. Arsène Alexandre.

La représentation de retraite des duettistes Bruet-Rivière aura lieu en matinée, le samedi 15 mai prochain, à la Porte Saint-Martin. Le programme sera vraiment incomparable.

Il comprendra un acte de la Comédie-Française, des artistes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, Mmes Marguerite Deval, Germaine Gallois, Mlle-Meyer, Lanthénay, Castera, Jeanne Radigue, MM. Galpoux, Guyon, Poulard, la Boite à Fursy, Fursy, Mévisto aîné, Polin, Mayol, Dranem, Vauvel, Mercadier, Lourdes. Nous donnerons sous peu les noms des artistes qui viendront s'ajouter à ceux cités plus haut.

La location est ouverte dès maintenant au bureau de location du théâtre de la Porte Saint-Martin.

De notre correspondant de Bruxelles :

La troupe illupitienne de Rome, que les Parisiens ont entendue dernièrement au Théâtre-Lyrique dans *Lucie de Lammermoor*, a fait ses débuts au théâtre des Galeries dans la *Geisha* de M. Sydney Jones. Dans la gaité un peu puérile de cette opérette, la précocité des petits virtuoses, parut mieux à sa place que dans les grandes manifestations de passion de *Lucie*. Elle a permis d'apprécier le riche soprano de Mlle Lucia Castaldi dans le rôle de Mimosa et la voix douce de la mignonne Rita Gambini (lady Constance). Gros succès pour ces deux artistes-prodiges ainsi que pour Dora, Vittoria Gamba, Oreste Camorra, que vous avez déjà applaudis à Paris et que vous applaudirez encore dans la *Geisha*.

Serge Basset.

SPECTACLES & CONCERTS

Aujourd'hui :

Université des Amateurs, 51, rue Saint-Georges, à 5 heures : « La Chanson de l'Enfant », conférence par M. Jean Aicard, de l'Académie française.

Ce soir :

Aux Folies-Bergères, à 8 h. 3/4 précises, la *Revue des Folies-Bergères*, 32 tableaux, 800 costumes (le singe Consul Peter, Le ténor Salvator Romagnolo, Claudius, Pougnaud, Maurer, Morton et Marie Marville). (La Première Entente cordiale. Les Châteaux de la Loire. Castro à Paris). Le plus grand succès de la saison.

— A l'Olympia, à 8 h. 1/2, *Paris-Singeries*, grand spectacle en 12 tableaux de MM. Max Deval et Maurice Millot (le Pays des Singes, Match d'un train et d'une auto, le Palais des contes). Miss Ethel Levey, Florio, Miles Brémontval, Agost, Balha, etc., MM. Vilbert, Darcel, Rosso, Danvers, Portal, etc.

— M. et Mme X... dans leur nouvelle scène en cab, bicyclette et tandem, *the event of the season*. Le *Prince Dollar*, nouveau ballet en 2 tableaux : Mlle Lucy Riley, les Sparkling Girls. Partie d'attractions.

— Au théâtre Marigny, à 8 heures, pour la réouverture, *la Reine de Marigny* (Mmes Germaine Gallois, M. T. Berka, Delmarès, MM. Gabin, Max-Morel).

— A Parisiana, *Al-Bébé ou les Quarante Voleuses*, fantaisie-opérette en deux actes et quatre tableaux (MM. Dufard, Lacerpète, Karl Star, Mmes Alice Guerra, Mary-Hett, Bert-Angère). *Étrange aventure* (Mme Mary-Hett, MM. Daout, Honoré, Adam, Garnier).

— Au Nouveau-Cirque, à 8 h. 1/2, attractions nouvelles : Footit et Chocolat (le Pays des Singes), fantaisie comique et nautique.

— A la « Lune Rousse », 36, boulevard de Clichy (téléph. 587.48) (direction Bonnaud-Bès), à 9 h. 1/2 : *Chacun sa botte*, revue en un acte en vers de Dominique Bonnaud et Numa Bès, jouée par Lucy Pezet, Antoine Lauff, Georges Charton, etc. *L'Épopée*, de Caran d'Ache, présentée par Numa Bès ; les chansonniers Dominique Bonnaud, Paul Weil, Georges Balha, etc., dans leurs œuvres.

— Au « Diable au Corps », la *Revue joyeuse*.

Toute la presse l'avait prédit, mais le succès de l'extraordinaire chahut d'opéra de M. L. Breitner donnera un concert le 24 mai dans la salle Gaveau avec les concours de MM. Diemer, Capet, Bazelaire, et Drouet.

AU THÉÂTRE RÉJANE — Le Refuge

LA VIE ARTISTIQUE

Les « Nymphéas » de Claude Monet

Aujourd'hui s'ouvre, à la galerie Drouot, l'exposition depuis si longtemps annoncée des *Nymphéas*, dite aussi des « Paysages d'eau », de Claude Monet.

Le grand artiste, pendant six ans, avait reculé de saison en saison, l'exposition de cette œuvre, donnant ainsi un excellent exemple de conscience et de volonté à ceux qui se considèrent facilement comme satisfaits d'efforts hâtifs, et ne craignent point de déranger le public à tout moment.

Mais aussi, ce grand exemple d'énergie et de ténacité est justifié par un des plus radieux plaisirs d'art qu'il nous a été donné d'éprouver depuis longtemps.

Voici, autant que cela peut s'expliquer par les mots, en quoi consistent ces paysages d'eau. M. Claude Monet a peint la surface de l'étang où, dans un jardin japonais, fleurissent les nymphéas ; mais il a peint cette surface seulement, vue en perspective, et aucun horizon n'est donné à ces tableaux, qui n'ont d'autre commencement et d'autre fin que les limites du cadre, mais que l'imagination prolonge aisément jusqu'où il lui plaît. Ce ne sont donc, comme éléments du tableau, que le miroir aquatique, les feuilles et les fleurs qui s'y appuient, puis le reflet, diapré et varié à l'infini, du paysage environnant, et du ciel que nous avons au-dessus de nous. Ce sont, en un mot, des peintures de reflets mêlés à des objets réels, mais s'harmonisant avec eux dans une merveilleuse et capricieuse diversité.

Les effets les plus inattendus et les plus vrais ne se répètent pas une seule fois dans cette ample série, qui ne comporte pas moins de quarante tableaux.

Tantôt ce sont des matins mauves, doux et soyeux ; tantôt des accords ardents et profonds, d'eaux mordorées et des feuillages verts, rehaussés de toute la joaillerie des fleurs ; tantôt on distingue, renversée, l'éclaircie d'une allée d'arbres, qui forme, se reflétant, comme l'image d'une cascade lumineuse, s'incorporant au parterre aquatique. Quelquefois ce sont des couchers de soleil qui se reproduisent inversément dans l'eau, et alors la cascade est de feu et de métaux en ébullition.

Bref, ce sont des prestiges uniques, et il n'y a pas à craindre que ce tour de force exceptionnel engendre des imitations. Seul, Claude Monet pouvait entreprendre et mener à bien, avec son incroyable vigueur, une aussi paradoxale et aussi magistrale tentative.

Tous ceux qui verront cette exposition, quelles que soient leurs idées et leur préférence en art, en remporteront une impression de charme infiniment rare.

Arsène Alexandre.

Le championnat d'épée se terminera aujourd'hui au Cercle d'escrime Hoche.

Demain, enfin, à quatre heures, aura lieu dans le salon des Sociétés savantes, un assaut de gala dont les principaux jouteurs seront ceux de MM. Kirchhoff et Gandini, Mathieu (de Belgique) et Filippi, Michel et Pessina, Gaudin et Lachèvre, Raymond et Anchetti, Cléry et Chantelat.

LA VIE SPORTIVE

COURSES AU BOIS DE BOULOGNE

Belle journée de semaine, hier, à Longchamp, assistance élégante au pesage et suffisamment nombreuse dans les autres encintes.

Le programme comportait quelques épreuves intéressantes, le prix Dollar et le prix de Martinvast notamment. Biniou, retrouvant une course à sa convenance, s'est réhabilité de sa défaite de Maisons-Laffitte. Mais Moulins la Marche — un vieux père qui galope encore comme un cadet — lui a fait la partie sévère et ce n'est que d'une tête que le représentant de M. Michel Ephrussi l'a emporté. La fin de course a d'ailleurs été très serrée entre Mafia II, Moulins la Marche et Biniou.

Dans le prix de Martinvast, on demandait à Repasseur de disposer de L'Inconnu à vingt-huit livres. Un très bon cheval ou du moins, Repasseur n'a pas pu le faire. L'Inconnu est difficile à battre sur cette piste de Longchamp lorsqu'il est bien et qu'on lui laisse faire une course à sa convenance, mais vingt-huit livres c'est beaucoup de poids aussi. Néanmoins, la performance du poulain de M. de Brémont est des plus méritantes, et puis... mes verdicts ne sont pas sans appel.

M. Henriquet a trouvé dans le prix de Louveciennes une compensation à son échec de la veille et Arago a vengé Chulo.

Prix de Villeneuve-L'Étang (4,000 francs, 1,400 m.). — 1. Alcazar, au comte G. de Castelbajac (G. Stern) ; 2. Canonnette, à M. A. Henriquet (Thibault) ; 3. Indian Prince, à M. X. Balli (Hobbs) (1/2 longueur, encolure).

Non placés : Rigueur, Watteau, Foudrière, Ma Chérie, Casus Belli II, Boom de Ay, Freya, Winitza.

Placés : Alcazar, 13 fr. 50 ; Canonnette, 33 fr. ; Indian Prince, 20 fr.

Prix de Pontchartrain (5,000 fr., 2,400 m.). — 1. Flambeau, à Mme Chermelleff (Ch. Childs) ; 2. Charming Lily, à M. Auguste Merle (O'Connor) ; 3. Lovelace, au prince Murat (J. Childs) (3 longueurs, 3/4 de longueur).

Non placés : Florimond Robertet, Roi des Huns, Red Lock, Frigard, Duc d'Albe, Sarsbakio, Montilly, Bora, Amphylion.

Placés : Flambeau, 13 fr. ; Charming Lily, 17 fr. 50 ; Lovelace, 21 fr. 50.

Prix de Martinvast (10,000 fr., 2,000 m.). — 1. L'Inconnu, à M. L. Méroin (Bellhouse) ; 2. Repasseur, à M. J. de Brémont (J. Childs) ; 3. Chanton, à M. J. Prat (Hobbs) (encolure, encolure).

Non placés : Bon, Bon Ami.

Placés : L'Inconnu, 17 fr. ; Repasseur, 13 fr. 50 ; Chanton, 17 fr. 50 ; Lovelace, 21 fr. 50.

Prix Dollar (20,000 fr., 2,200 m.). — 1. Biniou, à M. Michel Ephrussi (J. Childs) ; 2. Moulins la Marche, à M. J. Lieux (Ch. Childs) ; 3. Mafia II, à M. Marghiolam (Stern) (tête, 1/2 longueur).

Non placés : Chandos.

Placés : Biniou, 19 fr. ; Moulins la Marche, 16 fr. 50 ; Mafia II, 13 fr. 50.

Prix de Louveciennes (5,000 fr., 2,200 m.). — 1. Arago, à M. Henriquet (J. Childs) ; 2. Chamorops, au marquis de Ganay (Barat) ; 3. Celus, à M. A. Viel-Picard (Bellhouse) (2 longueurs, 5 longueurs).

Non placés : La Chantelaine.

Placés : Arago, 16 fr. ; Chamorops, 21 fr. 50 ; Celus, 13 fr. 50 ; Chamorops, 21 fr. 50.

LES ARMES

Le Tournoi des étudiants

Les épreuves du Tournoi des étudiants, commencées lundi, se poursuivent avec un vif succès. Les résultats du championnat de fleuret ont été les suivants :

1. M. Masson ; 2. M. E.-H. Brisson ; 3. M. Gheorghe ; 4. M. Soudard ; 5. M. Tora (de Paris) ; 6. M. Césario ; 7. M

